



HAL
open science

Le thème de l'impiété filiale dans l'œuvre de Saikaku

Rui Sudo

► **To cite this version:**

| Rui Sudo. Le thème de l'impiété filiale dans l'œuvre de Saikaku. Littératures. 2019. dumas-02363166

HAL Id: dumas-02363166

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02363166>

Submitted on 14 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Master 2 Langues Littératures, Civilisations Étrangères et Régionales
Études Japonaises**

DOSSIER DE RECHERCHE MASTER 2

« Le thème de l'impiété filiale dans l'œuvre de Saikaku »

Rui SUDO

N° Étudiant : 21518360

Sous la direction de : **STRUVE Daniel, professeur**

Année universitaire **2018 / 2019**

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à mon directeur de recherche, Monsieur Daniel STRUVE. Je le remercie de m'avoir encadrée, orientée, aidée et conseillée.

J'adresse mes sincères remerciements à tous les professeurs, intervenants et toutes les personnes qui par leurs paroles, leurs écrits, leurs conseils et leurs critiques ont guidé mes réflexions et ont accepté de me rencontrer et de répondre à mes questions durant mes recherches.

Je souhaite remercier également Valentine BARGE, Pascal HALLEY et Thomas PARLE, qui m'ont apporté leur soutien moral et intellectuel tout au long de ma démarche.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	1
TABLE DES MATIERES.....	2
Introduction	3
I Le dispositif narratif des <i>Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays</i>	12
1.1 Les apparitions de l'auteur-narrateur.....	12
1.2 Les différentes descriptions du merveilleux dans les ouvrages de morale populaire et ceux de Saikaku	23
1.3 La posture de Saikaku dans la préface de <i>Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays</i>	33
II L'impénétrabilité filiale dans la société marchande.....	42
2.1 L'« homme ordinaire » dans les cités marchandes de l'ère <i>Genroku</i> — établissement de la « maison-famille »	42
2.2 Le motif de la honte et l'argent en tant que cause de l'impénétrabilité filiale.....	53
2.3 Les interventions de la société.....	61
III Les sens cachés des histoires d'impénétrabilité filiale	72
3.1 Mise en garde contre un amour excessif	72
3.2 Le succès des enfants non filiaux	85
Conclusion.....	99
BIBLIOGRAPHIE	103

Introduction

Saikaku et l'*ukiyozôshi*

Ihara Saikaku 井原西鶴 est un écrivain-poète japonais de l'époque d'Edo (1603-1868), né dans une famille marchande à Osaka (située au centre du Japon) la 19^{ème} année de l'ère *Kannei* 寛永 (1642) et décédé le 9^{ème} jour du 9^{ème} mois de la 6^{ème} année de l'ère *Genroku* 元禄 (1693). Il se lance dans la littérature et commence sa carrière par la poésie enchaînée de style *haïkaï* 俳諧, vers enchainés comportant traditionnellement 17 mores en trois segments 5-7-5. Il est considéré comme le pionnier d'un nouveau genre littéraire, dit *ukiyozôshi* 浮世草子 (livres sur le monde flottant) qui décrit la vie dans les cités marchandes. L'*ukiyozôshi* est en prose mais est rédigé dans un style inspiré par le *haïkaï* et on y trouve souvent des parodies de la littérature classique telles que le *Dit du Genji* (*Genji monogatari* 源氏物語) et les *Contes d'Ise* (*Ise monogatari* 伊勢物語).

Par ailleurs, les livres sur le monde flottant de Saikaku sont généralement catégorisés ainsi : contes amoureux (*kôshoku mono* 好色物), contes des marchands (*chônin mono* 町人物), contes des guerriers (*buke mono* 武家物) et contes divers (*zatsuwa mono* 雑話物). Dans les recueils de contes amoureux, Saikaku essaie de réunir toutes sortes d'histoires amoureuses et décrit l'univers des quartiers de plaisir de l'époque.

Dans les recueils de contes marchands, il montre la vie dans les cités marchandes en écrivant sur le thème de l'enrichissement et du remboursement des dettes lors du dernier jour de l'année. Les recueils de contes des guerriers sont consacrés aux histoires des guerriers comme le nom l'indique. On y trouve le thème du devoir et de la vengeance des samouraïs. Les recueils de contes divers sont des recueils mélangés, regroupant des contes de types différents, notamment des contes relatant des événements merveilleux ou extraordinaires et qu'on ne peut classer dans aucune des autres catégories. On peut penser que Saikaku essaie de décrire la vie de cette époque sous tous les aspects. Il convient de souligner que les histoires de Saikaku ont été catégorisées a posteriori, non pas par l'auteur lui-même, mais par les chercheurs contemporains.

L'émergence de la société marchande et l'établissement de la notion de maison-famille (*ie*)

Avant tout, il faut parler de l'arrière-plan historique de la première période de l'époque d'Edo durant laquelle l'auteur vécut, et qui correspond au 17^{ème} siècle. C'est une période de transition. Le plus remarquable est que les marchands deviennent puissants grâce au développement du commerce. A l'arrière-plan, de nombreux changements ont lieu lors de la première période de l'époque d'Edo avec la fondation du shogunat des Tokugawa. Le développement des grandes villes et de l'économie monétaire a permis aux marchands de devenir indépendants et puissants. Dans ces circonstances, ils ont commencé à avoir peu à peu la notion de « maison-famille » (*ie* 家). Cela se traduit par

le fait que de plus en plus de foyers se mettaient à tenir leur propre commerce¹. Tandis que les marchands sont devenus puissants et ont gagné de plus en plus la liberté individuelle, la « maison-famille » les a contraints à ne jamais relâcher leurs efforts pour maintenir leur activité².

Cette notion de « maison-famille » a également été influencée par le confucianisme qui s'est largement diffusé au Japon à cette époque. SOMEYA Tomoyuki 染谷智幸 a brièvement résumé cette situation particulière de l'époque d'Edo comme suit :

L'époque de Saikaku était la période de l'ère *Genroku* où le capitalisme japonais a débuté et où l'économie a fait un bond en avant dans le contexte de l'émergence des marchands. D'un autre côté, la piété filiale du confucianisme faisait partie des nouvelles idées que des confucéens japonais tel que HAYASHI Razan ont commencé à diffuser auprès du public à partir de la première période de l'époque moderne. Ce qui veut dire qu'à la période de l'ère *Genroku*, deux notions coexistaient : la notion de piété filiale qui vient de l'étranger et la

¹ Selon UDO Hiroshi, la notion « maison-famille » n'était pas parfaitement établie à cette époque : « Les bases de la notion « maison-famille », dont le principe est la succession par ordre de primogéniture, et qui a pour objectif de la prospérité la famille et la succession perpétuelle, était en train de se construire. » 「長子相続を基本とした家産・家督の永遠の継承と繁栄を願うような「家」概念の基盤は生まれつつある中」 UDO Yutaka 有働裕, *Saikaku Yami heno gyôshi — Tsunayoshi seikenka no reality* 西鶴 闇への凝視—綱吉政権下のリアリティー, Miyai shoten, 2005, p. 27.

² Pour plus de détails sur l'arrière-plan de cette période, consulter l'article suivant : INUI Hiromi 乾宏巳, « Ôsaka chônin shakai to Saikaku 大阪町人社会と西鶴 » dans *Saikaku shin tenbô* 西鶴新展望, Benseisha, 1993, p. 71-90.

notion de piété filiale des marchands et du petit peuple (la notion maison-famille)³.

Ainsi, concernant la famille, les Japonais ont adopté un système de valeur influencé par le confucianisme venu de la Chine. Selon ce courant de pensée, une des vertus les plus importantes est la piété filiale (*oyakôkô* 親孝行, en japonais moderne. En effet, ce terme d'origine chinois n'a pas d'équivalent japonais). La notion de piété filiale avait été diffusée au Japon depuis longtemps, mais c'était à partir du début de l'époque d'Edo qu'elle s'est répandue dans le peuple. On dit que le shôgun TOKUGAWA Tsunayoshi 徳川綱吉, qui était connu en tant que fils particulièrement filial envers sa mère, a contribué à donner de l'importance à cette vertu.

Cela a eu une influence également sur la littérature : on a publié de nombreux d'ouvrages de morale populaire, comme *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* (*Nijûshi kô* 二十四孝), ouvrage chinois basé sur le confucianisme et insistant sur l'importance de la piété filiale, et qui joue un rôle pédagogique et moral. Le thème de la piété filiale est devenu ainsi un des thèmes très fréquents et importants dans la littérature de cette époque⁴. Saikaku, lui aussi, n'a pas manqué de traiter ce thème dans ses œuvres.

³ 「西鶴が生きた時代とは、日本の資本制がスタートし、経済が爆発的に飛躍した元禄期であった。その根底には商人たちの大きな台頭があった。一方、儒教の孝道も、林羅山などの日本儒者たちにより近世初期から盛んに喧伝され始めた新しい思想であった。つまり舶来の中朝の孝道観と、成長しつつあった商人・町人の孝の観念（家族観）とが併存していた時期、それが元禄期であった。」 SOMEYA Tomoyuki, « Kinsei bungei ni oite parodie toha nan datta no ka — Ihara Saikaku *Honchô nijû fukô* wo chûshin ni 近世文芸においてパロディとは何だったのか — 井原西鶴『本朝二十不孝』を中心に » dans *Parodie to nihon bunka* パロディと日本文化, sous la direction de TZVETANA Kristeva, Kasamashoin, 2014, p. 272-289, p. 277.

⁴ Le commentaire d'ASO et de FUJII explique bien l'arrière-plan de la publication des livres

Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays

La septième œuvre en prose de Saikaku intitulée *Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays* (*Honchô nijû fukô* 本朝二十不孝), et qui a été publiée en l'an quatre de l'ère *Jôkyô* 貞享 (1687), est entièrement consacrée à des histoires d'enfants non filiaux. Cet ouvrage est composé de cinq volumes et on trouve dans chaque volume quatre chapitres qui parlent chacun d'histoires d'impiété filiale. Comme le titre l'indique, c'est une allusion plaisante au livre chinois intitulé *Vingt-quatre parangons de la piété filiale*, œuvre de morale très célèbre. En effet, Saikaku a décidé d'écrire vingt histoires d'impiété filiale en inversant le thème de la piété filiale qui est traité dans les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale*. En apparence, les *Vingt parangons* fonctionnent comme d'autres ouvrages de morale populaire, car les enfants ingrats envers leurs parents subissent leur peine à la fin de chaque histoire. Toutefois, en réalité ce n'est pas tout à fait

de morale populaire : « Particulièrement pendant la période d'Edo, on accorde de l'importance au confucianisme. Par conséquent, en lien avec la norme de morale générale qu'on respectait, on a remplacé l'interdiction des mauvaises actions ainsi que le bienfait bouddhique par les règles de vertu pratiques, telles que la fidélité et la piété filiale. L'encouragement à la piété filiale de la part de shogunat des Tokugawa et les mœurs sociales ont donné lieu à la publication fréquente d'ouvrages de littérature concernant les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* qui ont été mentionnés ci-dessus. »

「特に近世において儒教が重視されるに及んで、一般社会の道德規範も、仏教の諸悪莫作、衆善奉行のごとき観念的な規範にとって替わり、儒教の忠孝仁義などの実践的な徳目が重んじられるところとなった。幕府の孝道の奨励とそれを迎える社会風潮が、上述のような二十四孝関係の文学を盛んに世に出すことになったのである。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., sous la direction d'ASO Isoji 麻生磯次 et FUJI Akio 富士昭雄, Meiji shoin, 1993, p. 147.

pareil. Même si elles traitent toutes le même thème, les histoires des *Vingt parangons* sont diverses : encouragement typique de la piété filiale, accent mis sur la vie économique des marchands, description de la pauvreté, histoires merveilleuses, etc. Elles sont si variées qu'on peut dire que ce recueil est un creuset de plusieurs types d'histoires, alors même que le thème de l'impiété filiale reste présent à tous les chapitres. Nous allons voir concrètement la différence entre cette œuvre et d'autres ouvrages de morale populaire dans ce mémoire.

Il faut mentionner également la place que les *Vingt parangons* occupent parmi les œuvres de Saikaku. Cette œuvre est la septième œuvre de l'auteur et est classée dans les contes divers⁵. On dit que Saikaku a écrit d'abord des contes amoureux, puis des contes divers, des contes marchands et enfin des contes des guerriers. Cependant, depuis la publication de sa première œuvre *L'Homme qui ne vécut que pour aimer* (*Kôshoku ichidai otoko*, 好色一代男), ses premiers ouvrages ont été publiés les uns après les autres, et il n'y a que quatre ans de décalage entre son premier ouvrage et les *Vingt parangons*. Il est donc bien possible que l'auteur les ait écrits dans un temps très rapproché et que la catégorisation traditionnelle soit à revoir. Après tout, les *Vingt parangons* pourraient être placés dans une autre catégorie que les contes divers.

Par ailleurs, Saikaku a ajouté pour la première fois une image concernant l'histoire de chaque chapitre au-dessus du titre de ce chapitre dans les tables de matières de chacun des cinq volumes des *Vingt parangons*⁶. Ajouté à cela, ce qui est remarquable,

⁵ Parmi les contes divers écrits par Saikaku, on trouve par exemple le recueil *Contes des provinces*, compilation des histoires merveilleuses ou étranges dans les provinces du Japon.

⁶ Voir le commentaire d'ASO et FUJII : « De plus, c'était une invention originale de mettre une illustration en rapport aux histoires au-dessus du titre de chaque chapitre et cela a été adopté pour le

c'est que l'on trouve toujours une histoire dont l'héroïne est une fille non filiale dans chaque volume⁷. Dans cette œuvre, on trouve de nombreux autres procédés ingénieux qui témoignent que l'auteur a cherché à innover pour susciter l'intérêt de ses lecteurs après avoir terminé une série de recueils de contes amoureux⁸. Pour résumer, cette œuvre est extrêmement organisée et possède un fort principe d'unité, ce qui est destiné à susciter l'intérêt des lecteurs. Tout cela distingue les *Vingt parangons* des livres de morale.

Magasin perpétuel du Japon, publié en le 1^{er} mois de la 5^{ème} année de l'ère *Jōkyō* (1688), dans lequel il y a une illustration du rideau de coton servant d'enseigne à l'entrée des commerces à la même position. » 「また目録の各章題上に、その内容と関連のあるカットを掲げるのは斬新な趣向であり、貞享五年正月刊の『日本永代蔵』で目録の章題上に商家の暖簾のカットを掲げる趣向に継承される」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 145.

⁷ TANIWAKI parle des efforts de Saikaku en tant qu'éditeur : « De plus, Saikaku dispose dans chaque volume un chapitre dont le protagoniste est une femme. Il faut considérer cela comme le résultat des efforts de l'auteur en tant qu'éditeur. » 「さらに、各巻一章ずつ女性の不孝者を主人公とした作品を配分していることなども、西鶴の編集者としての努力の結果と見るべきであろう。」 TANIWAKI Masachika 谷脇理史, « Honchō nijū fukō ron josetsu 「本朝二十不孝」論序説 » dans *Kokubungaku kenkyū* 国文学研究 n° 36, Waseda daigaku kokubungakkai, 1967, p. 79-91, p. 88.

⁸ Voici l'hypothèse de TANIWAKI sur la dernière période de la troisième année de l'ère *Jōkyō* : « Le thème de l'amour qui s'était développé depuis *L'Homme qui ne vécut que pour aimer* était presque accompli après la publication de *La Vie d'une amie de la volupté*, et Saikaku tâtonnait pour trouver de nouvelles voies lors de la dernière période de la troisième année de l'ère *Jōkyō* où il a écrit les *Vingt parangons de l'impiété filiale de notre pays*. » 「すなわち、「一代男」以降展開して来た西鶴のテーマは、貞享三年六月刊の「一代女」に至って一応終結した訳であり、「二十不孝」を書いた貞享三年下半期は、西鶴の模索期だったと推定される。」 TANIWAKI Masachika 谷脇理史, *Ibid.*, p. 88.



Image 1 : Images ajoutées au-dessus du titre des chapitres des *Vingt parangons*

Problématique de ce mémoire

Ce mémoire a pour objet général d'étudier la particularité de *Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays*. S'agit-il d'un livre de morale comme d'autres ouvrages de morale populaire ? Ou s'agit-il plutôt d'un ouvrage de divertissement ? Comment peut-on lire aujourd'hui cette œuvre qui met en œuvre de dispositifs complexes ? Pour répondre à ces questions, nous allons analyser principalement les *Vingt parangons* dans les deux premières parties. La première partie visera d'abord à éclairer le dispositif narratif dans les *Vingt parangons*. Nous ferons dans la seconde partie, une lecture détaillée en portant notre attention sur les histoires d'impiété filiale dans la société marchande. La troisième partie sera consacrée à une étude plus large. Comme le titre l'indique, nous verrons le thème de l'impiété filiale dans l'œuvre de Saikaku. Nous essayerons donc d'analyser également d'autres œuvres de l'auteur à travers le thème de l'impiété filiale.

Dans une étude où il rapproche Saikaku du *Décameron* de Boccace, Daniel STRUVE, chercheur et traducteur de Saikaku fait remarquer l'importance d'interpréter les œuvres de Saikaku en établissant un lien entre elles :

Nous ne devons pas lire les œuvres de Saikaku une par une, mais devons plutôt les interpréter en les associant avec d'autres. Les lecteurs de la période de *Genroku* devaient, eux aussi, lire en se rappelant les œuvres qu'ils avaient lues avant et les considérer comme des clés, lorsqu'ils ouvraient des livres de Saikaku. Tout comme *Le Décaméron*, on peut dire que la littérature de Saikaku est difficile à interpréter car elle demande au lecteur d'y participer activement⁹.

Ainsi, nous allons voir comment le thème de l'impiété filiale est présent dans d'autres œuvres de Saikaku en le comparant avec les *Vingt parangons* dans la troisième partie.

A travers cette recherche, nous espérons montrer comment Saikaku a décrit le monde en utilisant le thème de l'impiété filiale.

⁹ 「西鶴作品は一つ一つ読むべきものではなく、むしろほかの作品と関連付けて解釈すべきものである。元禄時代の読者も西鶴の草子を開いた時に、前に読んだ作品を思い出し、それを手がかりにして読んでいたにちがいない。『デカメロン』と同様に西鶴の文学も読者の能動的な参加を求める「解釈しがたい」と言える文学であろう。」 STRUVE Daniel, « Shakuyô to kumikomi Ihara Saikaku no *Kôshoku seisui* 5-1 wo kangaeru 借用と組み込 井原西鶴の『好色盛衰記』五の一を考える » dans *La littérature japonaise par-delà les frontières* 境界を越える日本文学研究, Ningen bunka kenkyû kikô kokubungaku kenkyû shiryôkan, 2007, p. 18-23, p. 22.

Première Partie : Le dispositif narratif des *Vingt parangons de l'impiété filiale de ce pays*

1. Les apparitions de l'auteur-narrateur

Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction, les *Vingt parangons* est un recueil des vingt histoires qui parlent toutes d'enfants non filiaux. Il est composé de cinq volumes comprenant chacun quatre chapitres. Chaque chapitre contient une histoire indépendante assez courte (5 à 6 pages), et dans chaque chapitre on trouve toujours une illustration¹⁰.

Ce recueil est particulier par rapport aux œuvres précédentes de Saikaku du point de vue de la structure, car c'est la première œuvre où Saikaku adopte le principe de construction consistant à reprendre le même motif récurrent dans chaque chapitre, l'histoire avançant toujours de la même manière, même si ces histoires traitent des différents types de famille. Dans ses contes marchands, Saikaku adoptera par la suite la même structure. Comme son titre l'indique, ce recueil regroupe de toutes sortes d'histoires d'impiété filiale. Il semblerait que ce soit le premier essai de l'auteur d'écrire un recueil de contes sur un seul thème défini¹¹.

¹⁰ On dit que ce sont des illustrations dessinées par YOSHIDA Hanbê 吉田半兵衛, dessinateur d'*ukiyo*e de Kyoto.

¹¹ Voir l'analyse de TANIWAKI : « Nous devons plutôt remarquer que Saikaku a écrit pour la première fois un recueil de contes qui portent uniquement sur le sujet de l'« impiété filiale » et qu'il ait privilégié par la suite l'écriture de recueils limités à un thème comme la « vengeance » (*Budô denrai ki* 伝来記), l'« enrichissement » (*Magasin perpétuel du Japon Eitaigura* 永代蔵) et le « devoir » (*Du*

D'un autre côté, TANIWAKI Masachika 谷脇理史 ne trouve aucune particularité à la composition des *Vingt parangons* qui montre des exemples d'impiété filiale dont les héros finissent par être punis, car les ouvrages de morale populaire de cette époque possèdent la même structure¹². Dans ce cas, qu'est-ce qui peut être la spécificité des *Vingt parangons* par rapport aux autres ouvrages de morale populaire ? Nous allons examiner cette œuvre en prêtant attention au dispositif narratif.

Les chapitres du recueil des *Vingt parangons* présentent tous une structure identique. Chaque chapitre commence par un préambule (*makura* 枕) : présentation de la ville, de la famille, du commerce, et des mœurs¹³. Le centre du chapitre est occupé par l'histoire d'impiété filiale, et à la fin se trouve le châtement : les enfants ingrats envers

devoir des guerriers. Récit Buke giri monogatari 武家義理物語), après la rédaction de cette œuvre. » 「むしろ、この作品以後西鶴が、「敵討」(伝来記)、「致富」(永代蔵)、「義理」(武家義理物語)といった、限定された主題による短篇集を書き続けることを重視して、「不孝」という主題で統一した短篇集を始めて書いたという事実注目すべきであろう。」 TANIWAKI Masachika 谷脇理史, *op. cit.*, p. 88.

¹² Voici la suite d'explication de TANIWAKI : « Cependant, il me semble que nous n'avons pas forcément besoin de considérer le fait que Saikaku adopte ce genre de structure (montrer des exemples d'enfants non dévoués à leurs parents, qui finissent par être punis par le Ciel) particulière et de l'apprécier beaucoup, car on peut trouver la même structure également dans les ouvrages de morale populaire de cette époque. » 「しかし、不孝者の例話をあげ、その不孝者が天罰を受けるという作品の構成は、当時の通俗教訓書にもない訳ではなく、西鶴がこのような型の作品構成をとっていることに特別の意味を認めて高く評価する必要はないように思われる。」 TANIWAKI Masachika 谷脇理史, *Ibid.*, p. 87.

¹³ Le début de chaque chapitre qu'on appelle « makura » fonctionne d'abord au niveau local limité à chaque chapitre, car il joue certainement un rôle important pour susciter l'intérêt du lecteur. 「もちろん「枕」と呼ばれる各章の冒頭部は読者の興味を起こす大事な役割を担っているので、まず各章に限定されたローカルなレベルで機能しています。」 STRUVE Daniel, « Saikaku sakuhin to zuisô no kankei ni tsuite (L'œuvre de Saikaku et son lien avec le genre de l'essai) », exposé à la journée d'étude internationale « Kana, monogatari, zuisô » à l'Institut national de littérature japonaise, Tokyo, 20 avril 2018 (texte inédit communiqué par l'auteur).

leurs parents sont automatiquement punis, à part dans le dernier chapitre du dernier volume qui montre un exemple de piété filiale¹⁴.

Au niveau de la narration, elle est prise en charge par un narrateur extradiégétique. A propos du caractère général de la narration de Saikaku, on a pu dire qu'il lui manquait les particularités propres à l'essai (*zuisô* 随想¹⁵), c'est-à-dire qu'on ne trouve guère la voix de l'auteur dans son texte. Dans les livres sur le monde flottant, l'histoire a la priorité sur l'opinion de l'auteur. Daniel STRUVE résume bien la caractéristique de la narration de Saikaku :

Tandis que les essais sont un genre dans lequel on entend la voix de l'auteur, le « livre sur le monde flottant » est celle dont la particularité est qu'on entend des voix diverses mais jamais la voix de l'auteur qu'on peut reconnaître dans son texte. C'est une des règles du « livre sur le monde flottant » que l'auteur se cache et n'apparaisse pas. [...] Au contraire, on peut dire que c'est une fonction de la narration particulière de Saikaku d'indiquer symboliquement le fait que l'auteur se cache dans la plupart de son œuvre et de faire en sorte que ses lecteurs en aient conscience¹⁶.

¹⁴ « Certes, ce sont bien vingt histoires d'impiété filiale, et c'est seulement dans la dernière histoire que l'auteur raconte les aventures fastes d'un fils filiale, qui font contraste avec celles des enfants ingrats afin de respecter la coutume littéraire de cette époque de terminer une œuvre de manière heureuse. » 「二十の不孝話であるが、最後の話だけは、末尾をめでたく終えるという、当時の文芸作品の慣例にならって、不孝者の話と対比して孝子のめでたい話を描く。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 149.

¹⁵ « Zuisô 随想 » : Recueil de pensées et d'expériences personnelles.

¹⁶ 「随想・随筆とは作者の声が聞こえるようなジャンルであるのに対して、浮世草子は様々な声が聞こえるけれども作者の声だと認められるような声だけは聞こえないという特徴をもっているジャンルです。作者が隠れていて、姿を見せないことは浮世草子というジャンルの約束です。[...]逆に作品の大部分に作者が隠れていることを象徴的に示し、読者に

De manière générale, les livres sur le monde flottant de Saikaku ne sont pas des essais et on ne peut donc pas considérer le narrateur comme étant Saikaku lui-même. Dans les ouvrages de morale populaire traitant du thème de l'impiété filiale, le narrateur intervient pour donner son avis, mais c'est toujours pour exprimer une opinion générale sur le thème de la piété filiale uniquement dans le but de faire la morale, mais ne doit pas exprimer son avis personnel. Si l'auteur suivait absolument cette règle, on ne pourrait jamais connaître son opinion. Toutefois, comme la remarque de Daniel STRUVE, on peut tout de même déceler la voix de Saikaku, qui se cache dans le texte, en faisant bien attention.

Nous allons voir l'exemple du premier chapitre du premier volume des *Vingt parangons* « Dans la capitale actuelle aussi la vie est un emprunt » (*Ima no miyako mo yo ha karimono* 「今の都も世は借物」) afin de savoir comment on peut repérer l'opinion de l'auteur-narrateur dans le texte de Saikaku. Il s'agit de l'histoire d'un fils de marchand Sasaroku 笹六, qui dépense sans compter l'argent de son père pour mener une vie dissolue. Il va voir Nagasakiya Denkurô 長崎屋伝九郎, prêteur d'argent, pour lui demander de lui procurer mille doublons remboursables au double à la mort de son père (*shini ichibai* 死一倍). Il réussit à emprunter cette somme, mais se fait aussitôt reprendre

意識させる効果を狙った西鶴独自の語りの機能だと言えます。」 STRUVE Daniel, « Kinsei shoki no hitotsu no janru to shite no zuisô-zuihitsu : Nigiwai gusa to Saikaku no ukiyozôshi wo rei ni shite (L'essai comme genre au début de l'époque d'Edo : l'exemple de Nigiwaigusa et de l'ukiyozôshi de Saikaku) », exposé au colloque international « Edo no chi to zuisô » coorganisé avec l'Institut national de littérature japonaise à l'Université Paris Diderot, Paris, 7 décembre 2017 (texte inédit communiqué par l'auteur).

la plus grande partie de l'argent emprunté¹⁷. Alors, il essaie d'empoisonner son père mais finalement c'est lui-même qui meurt en avalant par erreur du poison. Tel est le destin d'un fils impie.

C'est une histoire particulière dans les *Vingt parangons*. Nous devons d'abord mentionner que le narrateur n'exprime aucun jugement moral sur les comportements d'impiété filiale du personnage. En général, il fait la morale au début ou à la fin de chaque histoire. Par exemple, le héros du deuxième chapitre du premier volume Buntazaemon 文太左衛門, qui est un homme extrêmement violent et cause la mort de ses parents, est qualifié de coquin au début de ce chapitre et cette histoire se termine par une morale. Voici les deux dernières phrases de ce chapitre qui en constituent la morale :

Effroyable est l'histoire sans précédent de ce fils impie ! Le Ciel l'avait châtié incontinent, terrible leçon¹⁸ !

¹⁷ Voici ce qui arrive à Sasaroku : « Bien que Sasaroku ait enfin réussi à emprunter mille doublons d'or, il les perd aussitôt : deux cent doublons sont prélevés en tant qu'intérêt pour un an, cent doublons sont retirés pour le commis (dix pour cent) par Denkurô, deux cents doublons sont prêtés sans intérêt à deux personnes qui avaient garanti l'identité de Sasaroku en guise de remerciement. De plus, des demandes d'argent proviennent d'un établissement des quartiers de plaisir et des *taikomochi*, amuseurs professionnels accompagnant les clients dans les quartiers de plaisir. » 「ところで笹六は折角千両の大金を借りることができて、一年分の利息として二百両を天引きされ、伝九郎に仲介料（一割）として百両、身許保証人二人に、お礼として利子なしに二百両借りられてしまい、その他色宿の無心や太鼓持ちにねだられてしまって、たちまちになくしてしまうのである。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 149-150.

¹⁸ SIEFFERT René, *Contes des provinces* (suivi de *Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays*), Pof, 1985, p. 131. 「世にかゝる不孝の者、ためしなき物がたり、懼ろしや、忽ちに天、是を罰し給ふ。愼むべしべし」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *Ibid.*, p. 20.

Tandis que l'histoire de Buntazaemon parle majoritairement de ses mauvaises actions et de ses crimes comme les autres histoires, la majeure partie du premier chapitre est consacrée à une histoire d'emprunt. Le mot « emprunt » apparaît dès le titre. Le sous-titre parle également d'un prêteur d'argent (« A la capitale, qui faisait commerce de procurer des prêts d'argent pour les mauvais lieux » (*Kyô ni akushogane no karitsugiya* 「京に悪所銀の借次屋」), au lieu de faire figurer la présentation du métier de la famille en question, comme dans le cas des autres chapitres. Même dans le préambule, la mention de la maison de prêt Nagasakiya précède celle de la famille de Sasaroku¹⁹. Tous ces indices textuels sont habilement disposés pour attirer l'attention du lecteur sur le commerce des prêts d'argent.

Ensuite, au sein de l'histoire, on trouve un long passage écrit de manière spectaculaire, qui montre comment Sasaroku se fait prendre l'argent emprunté. Voici la citation de la fin de la scène de perte d'argent :

[...] et d'invoquer les pertes subies par un théâtre ambulant patronné voilà deux ou trois ans, et de présenter un registre de contribution où il était question de gens dont il n'avait pas le moindre souvenir, avec toute leur parentèle. Tant et si bien que, las, voilà tout cet or disparu comme par enchantement. L'unique doublon et les trois écus qui lui restaient, fi donc,

¹⁹ « L'histoire de premier chapitre du premier volume « Dans la capitale actuelle aussi la vie est un emprunt » commence par la phrase « En ce monde, divers sont les moyens de gagner sa vie. » et énumère de la manière humoristique toute sorte de commerces de la ville de Kyoto, puis présente à la fin un courtier en prêts d'argent à dépenser dans les mauvais lieux, nommé Nagasakiya Denkurô. » 「今の都も世は借物」(一の一)の話は、「世に身過は様々なり」と筆を起し、繁栄する京の町に、様々な商売があることをユーモラスに列挙し、最後に、長崎屋伝九郎という遊興費融資の仲介業者のあることが紹介される。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *Ibid.*, p. 149.

messieurs, un grand seigneur, s'encombrer d'argent ! Il les prend et les jette dans la boîte à monnaie, et quand ils se sont transmués en *saké*, avant que son rêve ne soit dissipé, l'un après l'autre se retire ; le seul qui lui reste est un portefaix qui l'a suivi de chez lui, et c'est avec celui-là qu'il s'en retourne à l'heure de la fermeture des portes²⁰.

二、三年以前に、旅芝居の時損した連中やら、覚えもなき奉加帳に、取出し無縁法界、六親眷属までに、書立てられ、かなしや、此金、物の見事に皆になし、壱両三歩残りしを、「さもしや旁々、大臣に金子など持しますは」と、とつてからりと錢箱に抛入られ、うかうかと酒になる時、「あの夢の覚ぬうちに」と、独り独り立退、残るものとして、内よりつきし六尺壱人、「お宿の戸をしめ時」と、つれまして帰ける²¹。

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de la discussion sur ce passage. Nous nous en tiendrons à la question de la narration. En ce qui concerne la phrase soulignée *kanashiya* (si l'on la traduit littéralement, « quelle tristesse ! »), la particule *ya* marque une émotion forte du locuteur. De ce fait, ce qu'on remarque ici à travers cette phrase est la manifestation soudaine de l'auteur-narrateur qui considère Sasaroku comme victime du prêteur d'argent. En effet, il ne serait pas possible d'avoir pitié d'un fils impie si l'histoire était écrite uniquement pour faire la morale.

Enfin, cette histoire finit également par une critique du prêteur d'argent : « Quant au prêteur aveuglé par son avidité, peut-être la leçon lui aura-t-elle servi²² ». Dans un ouvrage de morale, on s'attendrait à voir l'histoire se terminer par la punition de l'enfant

²⁰ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 123-124.

²¹ *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op.cit.*, p. 10-11.

²² SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 124. 「欲に目の見えぬ金の借手は、今思ひあたるべし」
Taiyaku Saikaku zenshū 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 11.

non filial et par la critique de son mauvais comportement.

Dans l'ensemble de cette histoire, on a l'impression que le prêteur d'argent aveuglé par son avidité est considéré comme coupable, à égalité avec le héros impie. En effet, le *shini ichibai*, « mille doublons remboursables au double à la mort du père », est monstrueux au regard de la morale confucéenne, car cet emprunt est contracté en prévision de la mort du père. Il s'agit bien de l'histoire d'impiété filiale, car Sasaroku emprunte ce genre d'argent pour le dépenser dans le quartier de plaisir puis tente de tuer son père, mais on peut remarquer que c'est le prêteur d'argent qui est la cause de cette affaire et de la mort du héros. Déjà dans sa première œuvre *L'Homme qui ne vécut que pour aimer*, Saikaku critiquait le prêteur d'argent qui propose ce genre d'argent au héros Yonosuke 世之介, qui n'est alors âgé que de neuf ans²³. On peut penser que l'auteur donne son avis ou sa critique sous la forme d'une histoire d'impiété filiale, en utilisant le dispositif narratif complexe qu'on a vu ci-dessus. Saikaku n'énonce rien directement, mais peut faire résonner subtilement sa voix dans son texte. C'est la grande différence avec d'autres ouvrages de morale populaire dont le narrateur ne donne pas son opinion personnelle²⁴.

A ce propos, on peut remarquer que Saikaku adopte différents dispositifs

²³ « il emprunta trois cents momme à rendre sur hoirie parentale au double de la somme de base — même en ce monde de lucre, c'était une opération indigne d'un prêteur à l'égard d'un enfant ! » SIARY Gérard avec la collaboration de NAKAJIMA-SIARY Mieko, *L'Homme qui ne vécut que pour aimer*, Philippe Piquier, Arles, 2001, p. 111. 「しに一ばい三百目の借り手形、いかに欲の世の中なればとて、かす人もおとなげなし。」 *IHARA Saikaku shū* 井原西鶴集, 1 vol., sous la direction de TERUOKA Yasutaka 暉峻康隆 et HIGASHI Akimasa 東明雅, dans *Shinpen Nihon koten bungaku zenshū* 新編日本古典文学全集, Shōgakkan, 1996, p. 27.

²⁴ Nous allons avoir l'occasion de revenir dans la sous-partie suivante sur les caractéristiques des ouvrages de morale populaire.

narratifs dans chaque œuvre. Par exemple, dans sa huitième œuvre *Une écritoire de poche* (*Futokoro suzuri* 懷硯), l'auteur présente un narrateur qui s'appelle Banzan 伴山, moine voyageant dans les provinces. On peut supposer qu'il représente l'auteur lui-même.

Selon Daniel STRUVE, on rencontre la même image de l'auteur dans les différentes œuvres bien que chacune utilise un système de narration différent. Dans son article, il donne l'exemple de la narration par *La Vie d'une amie de la volupté* 好色一代女. Cette œuvre se présente comme l'histoire racontée par elle-même d'une femme dont la vie toute entière s'est déroulée dans le monde du plaisir. L'histoire est donc racontée par une narratrice à la première personne. Cependant, à certains endroits, se fait entendre une autre voix, celle d'un personnage qui semble être l'auteur lui-même. Cette figure de l'auteur qui apparaît dans le recueil *La Vie d'une amie de la volupté* apparaît également dans d'autres œuvres :

Ces personnages ont le point commun d'être libres, de mener une vie élégante qui sort de l'ordinaire, désintéressés des bénéfiques, ayant l'esprit de divertissement et la capacité de provoquer le rire et de pénétrer le « cœur humain ». [...] L'« auteur » qui apparaît dans *La Vie d'une amie de la volupté* est différent du « *sui* » et de l'*iki* des quartiers de plaisir, c'est un homme de loisir qui peut vivre à sa guise et est détaché du monde « vulgaire » mais l'observe²⁵.

²⁵ STRUVE Daniel, *op. cit.*, p. 26. 「暇で、世間離れをした風流生活を送っていること、利益に無関心で、遊びの精神が備わっていること、笑いを引き起こし、「人の心」に通じる力を持っていること、などという共通点が挙げられるでしょう。[...]『好色一代女』に出現する「作者」という人物は、遊里を境地とする「すい」、いきの世界とは異なって、「俗」世界を離れた境地から世を観察する、自由自在を得た風流人のような人物です。」

On ne trouve pas de personnage de narrateur qui représente le point de vue de l'auteur comme Banzan dans les *Vingt parangons*, mais on peut quand même remarquer la voix de l'auteur-narrateur qui résonne entre les lignes. Dans la préface, on trouve une phrase qui évoque la présence de l'auteur : « j'en ai recueillis dans toutes les provinces²⁶ ». Dans cette phrase, on peut voir l'attitude de l'auteur qui essaie de décrire ce qu'il a vu dans les provinces, comme il l'a fait au sujet du prêteur d'argent dans le premier chapitre du premier volume. Il est un écrivain qui observe, décrit et analyse les mœurs, les passions d'une époque. Dans ce cas, pourrions-nous qualifier Saikaku de moraliste²⁷, lui qui décrit le monde de cette époque à travers le thème de l'impiété filiale ? Pour Saikaku, ce thème ne pourrait-il pas être une manière de partager ses observations sur le monde²⁸ ? Telle est la différence avec d'autres ouvrages de morale populaire qui se contentent de donner des leçons de morale du début à la fin.

Dans son analyse sur les œuvres de DOSTOÏEVSKI, Mikhaïl BAKHTINE explique que le discours direct de l'auteur n'est pas possible à toutes les époques :

²⁶ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 117. 「諸国見聞するに」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 3.

²⁷ MISHIMA Yukio considère Saikaku comme un moraliste : « Les romans de caractères (*katagimono*), qui tirent leur origine de Saikaku, en tant que littérature moraliste au Japon, hérite de la tradition des *Heures oisives* (*Tsurezuregusa*). » 「西鶴に発した気質物の小説は、日本に於けるモラルリスットの文学として、徒然草の伝統を継承するものである。」 MISHIMA Yukio 三島由紀夫, « Ugetsu monogatari ni tsuite 雨月物語について » dans *Bungei ôrai*, Kamakura bunko, 1949, p.270-274, p. 272.

²⁸ L'article de Daniel STRUVE confirme cette hypothèse : « Il observe le monde avec son regard ironique et donne son avis. » 「彼はアイロニーを込めた目で当時の社会を観察したり感想を述べたりしている」 STRUVE Daniel, *op. cit.*, p. 1.

Le mot direct de l'auteur n'est pas possible à toutes les époques, car toutes ne possèdent pas un style ; celui-ci suppose en effet l'existence de points de vue reconnus, de jugements idéologiques stabilisés. Quand une époque en est dépourvue, il ne reste que la voie de la stylisation ou de l'emploi de formes narratives extra-littéraires comportant une manière déterminée de voir et de représenter le monde²⁹.

Saikaku n'adopte pas le style de l'essai pour transmettre son observation et son opinion. C'est peut-être à cause du contrôle strict du shogounat. Il n'adopte pas non plus le style utilisé dans les ouvrages de morale populaire. Mais à grâce à son invention d'un nouveau genre littéraire *ukiyo-zôshi*, il réussit à faire résonner sa voix dans son texte.

²⁹ BAKHTINE Mihaïl, *La Poétique de Dostoïevski*, trad. KOLITCHEFF Isabelle, Seuil, 1998, p. 387, p. 251.

2. Les différentes descriptions du merveilleux dans les ouvrages de morale populaire et ceux de Saikaku

Dans la première sous-partie, nous avons constaté les apparitions de l'auteur-narrateur dans les *Vingt parangons* et quelques différences entre cette œuvre et d'autres ouvrages de morale populaire. Dans cette sous-partie, nous essayerons de comparer les *Vingt parangons* et le *Kagamigusa* 鏡草, un des ouvrages de morale très connus, du point de vue du merveilleux. On trouve des éléments de merveilleux dès la première œuvre de Saikaku *L'Homme qui ne vécut que pour aimer* et dans tous ses recueils. Les *Contes des provinces* en particulier sont un recueil dont à peu près tous les chapitres sont consacrés à une histoire merveilleuse³⁰.

Le *Kagamigusa* est un recueil de discours moral de NAKAE Tôju 中江藤樹, publié en l'an quatre de l'ère *Shôhō* 正保 (1647). Le premier volume intitulé « Rétribution pour avoir enfreint la piété filiale » (*Kô gyaku no mukui* 孝逆之報) est consacré entièrement à des histoires courtes (1 à 2 pages) au sujet de la piété ou de l'impiété filiale de la bru. Comme c'est le cas dans de nombreux ouvrages de morale populaire, ce sont des histoires qui se passent en Chine. Nous allons voir d'abord un de ces épisodes qui parle d'une femme non filiale envers sa belle-mère. L'histoire commence par la présentation de cette femme :

³⁰ Dans cette œuvre, on trouve toute sorte d'histoires merveilleuses ou extraordinaires. Selon l'auteur, « il n'est rien qu'on ne puisse trouver en ce monde. » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 13.

Dans le district Suanzao de la préfecture de Hua, il y avait une bru extrêmement impie. Parce que sa belle-mère était vieille et aveugle, elle la négligeait et la traitait comme servante, quand son mari n'était pas chez eux³¹.

Dès le début de l'histoire, le narrateur qualifie la femme de personnage impie. C'est une description caractéristique de l'ouvrage de morale populaire. Ensuite, le narrateur raconte le mauvais comportement de cette femme envers sa belle-mère. Comme elle met des excréments de chien dans le repas de sa belle-mère, celle-ci s'aperçoit de la mauvaise odeur et raconte ce qui s'est passé à son fils. Celui-ci, stupéfait, prie le Ciel en pleurant et en poussant des cris. C'est alors que la femme est punie par le Ciel :

Soudain, le tonnerre gronda violemment et il y eut de forts éclairs. Un homme sortit des éclairs et il parut couper la tête de la bru. A ce moment-là, sa tête devint celle d'un chien alors que son corps restait comme avant³².

Après avoir subi la punition du Ciel, cette femme impie est menée partout dans le pays afin que le gouvernement donne une leçon au peuple. L'histoire finit par un discours moral :

³¹ 「滑州の酸棗県に、きハめて、不孝なるよめあり、姑、年老て、目も見えざりけれハ、夫の、うちになき時は、いよいよ、あなとり、かろしめて、婢のごとくにぞ、もてなしける」 *Kagamigusa* 鏡草, sous la direction de Nihon sôgô kyôiku kenkyûkai 日本総合教育研究会, Kôrosha, 1990, p. 20.

³² 「俄に、かミなり、すさまじく、いなひかり、はなはだしかりけるが、その、いなひかりのうちより、人、来りて、よめか頸を、きると見えしか、かたよりしたハ、本のよめにて、首は、犬にそ、なりける」 NAKAE Tôju, *Ibid.*, p. 21.

C'est parce qu'elle avait servi des excréments de chien à sa belle-mère que sa tête devint une tête de chien. C'est exactement le principe du *kannô* (la piété est entendue par le Ciel), mais il y a peu de gens qui connaissent cette raison étant esclaves des conventions. Effroyable, terrible leçon !³³

La structure des histoires recueillies dans le *Kagamigusa* est toute simple et typique : on trouve d'abord la présentation d'un personnage impie, puis une description de ses comportements non filiaux et la punition par le Ciel, et à la fin, la morale, comme dans d'autres ouvrages de morale populaire. Concernant le châtement, c'est presque toujours le Ciel qui punit les enfants non filiaux.

Nous allons ensuite voir un autre exemple pris également dans le premier volume du *Kagamigusa* : il s'agit de l'histoire d'une femme très filiale envers sa belle-mère :

Panshi, femme de Jiangshi, qui servait sa belle-mère, est infiniment filiale. Celle-ci préférerait et buvait toujours de l'eau du Fleuve bleu. Ce n'était pas facile de la puiser, car le fleuve était situé à environ quatre kilomètres de la maison. Cependant, Panshi allait la prendre et la servait à sa belle-mère tous les jours puisque celle-ci ne buvait pas de l'eau à moins que ce ne soit celle du Fleuve bleu³⁴.

On constate que Panshi est qualifiée avant tout de personnage extrêmement filial.

³³ 「これ、すなはち、犬のふんをもて、姑にすゝめて、犬のかうべとなる、感応の理りに、少もたかハざれ共、習におほかれて、此ことハりを、しるものまれなり、おそるへし、いましむへし」 NAKAE Tôju, *Ibid.*, p. 22.

³⁴ 「姜詩が妻の龐氏、姑につかへて、きはめて、孝行なり、姑、つねに、江水をすきて、のめり、江水ハ、姜詩が家よりハ一里あまり程ありければ、たやすく、くみかたけれども、姑、江水にあらされは、のむ事、ならさるゆへに、龐氏、毎日、江水をくみて、すゝめぬ」 NAKAE Tôju, *Ibid.*, p. 24.

Elle ne manque jamais d'aller prendre de l'eau du Fleuve bleu même quand elle a des difficultés³⁵. Après de longues années, un événement miraculeux se produit :

Une fontaine jaillit derrière la maison. Panshi cessa désormais d'aller puiser de l'eau du Fleuve bleu et commença à servir de l'eau de cette fontaine puisque le goût de cette eau n'était pas du tout différent de celui du Fleuve bleu et plaisait à sa belle-mère³⁶.

En contraste avec l'histoire précédente, cette femme filiale est récompensée par le Ciel de ses efforts pour sa belle-mère. Pour les lecteurs du *Kagamigusa*, que les enfants soient récompensés quand ils sont filiaux et être punis, quand ils sont non filiaux, est une évidence.

En conséquence de cette analyse de deux histoires du *Kagamigusa*, on peut remarquer que le merveilleux fonctionne comme une intervention du Ciel qui sauve ou récompense les enfants filiaux et, qui punit ceux non filiaux dans cette œuvre.

Nous n'entrons pas ici dans le détail de la discussion, mais nous avons également constaté que le souhait des parents passait avant tout (même si ce sont de beaux parents) et que le sacrifice de la part des (beaux) enfants était considéré comme une vertu dans l'univers du *Kagamigusa*. Selon le confucianisme, ce qui est le plus important est de prendre toujours soin des parents et de répondre à leur attente à tout prix, même si celle-

³⁵ Elle est une fois expulsée de la maison quand elle rentre tard à cause du vent et sa belle-mère se met en colère. Lorsque son enfant est décédé en allant puiser de l'eau au Fleuve bleu, Panshi ne le dit jamais à sa belle-mère pour ne pas la rendre triste.

³⁶ 「家のうしろに、泉わき出たり、其あぢハひ、江水に、少もたがはず、姑の心に、よくかなひければ、これより、江水を、汲事をやめて、此泉をぞ、すゝめける」 NAKAE Tôju, *op. cit.*, p. 24.

ci n'est pas raisonnable.

Ensuite, nous allons voir le rôle du merveilleux dans les *Vingt parangons*. En effet dans cette œuvre, on trouve également des histoires dont le héros meurt à cause d'un châtement qui prend la forme d'un phénomène merveilleux. Par exemple, comme on l'a vu dans la première sous-partie, Buntazaemon, héros du deuxième chapitre du premier volume « Au bout de l'an pluie sur des manches inexistantes » (*Ôzekki ni nai sode no ame* 「大節季にない袖の雨」) meurt à cause d'un châtement imposé par le Ciel³⁷.

Dans le troisième chapitre du troisième volume « Le cœur dévoré par un simulacre de serpent » (*Kokoro wo nomaruru ja no katachi* 「心をのまるゝ蛇の形」), le héros Budayû 武太夫 devient riche à partir du moment où il trouve de la laque dans un gouffre. Ignorant le conseil de son père, il fabrique un dragon habilement imité afin de terrifier les gens et de monopoliser la laque. Cependant, son fils Busuke 武助 est attaqué par le dragon qu'un esprit avait pénétré, et il perd la vie en même temps que son père³⁸. Cette fois encore, le châtement est accompli par un phénomène merveilleux.

On trouve encore un autre exemple dans le troisième chapitre du quatrième volume « La manche béante à l'ombre de l'arbre » (*Kokage no sodeguchi* 「木陰の袖口」). Le fils impie Mantarô 万太郎, dans le but de faire chasser sa belle-mère, essaie

³⁷ Il est dévoré par les loups. Le narrateur qualifie cette affaire de châtement par le Ciel.

³⁸ « quand ce dragon, qu'un esprit avait pénétré, lui parut saisir Busuké dans sa gueule et le secouer, puis entraîner le malheureux sous les algues flottantes ; tous deux perdirent le souffle » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 179. 「最前の龍に精有て、武助を喰て振とみへしを、かなしく、藻屑の下に身を沈め、忒人共に息絶て」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 85.

de faire croire à son père qu'elle cherche à le séduire. A la suite de cette intrigue, la belle-mère est obligée de quitter la maison. Le Ciel ne laisse pas impunie cette mauvaise action de Mantarô. Sur le chemin de la capitale, il disparaît, frappé par la foudre. Le fils impie est puni par le Ciel d'une façon merveilleuse³⁹.

Bien qu'on trouve des exemples de merveilleux qui fonctionne en tant que châtiment également dans les *Vingt parangons*, on n'en trouve que trois exemples sur vingt histoires. Mais, le merveilleux est-il présent autrement que sous forme de châtiment céleste dans cette œuvre ?

Nous analyserons le troisième chapitre du deuxième volume « Homme en étrange pays, bouddha de terre » (*Hito wa shirenu kuni no tsuchibotoke* 「人はしれぬ国の土仏」). Le héros Tôsuke 藤助, fils unique d'un pauvre fabricant de hameçons d'Ise, accepte la proposition d'un commerçant de s'engager sur un bateau pour Edo malgré l'opposition de ses parents. Grâce à leur prière fervente, Tôsuke revient sain et sauf et leur promet de ne plus repartir en bateau. Toutefois, au bout de quelque temps, il reprend la mer sans demander congé à personne dans le but de revoir son amour à Izu.

A partir de ce point de l'histoire, commence le récit de la longue dérive de Tôsuke pleine d'événements extraordinaires. L'auteur décrit d'abord une scène d'apparition d'étranges animaux sur la mer :

³⁹ « A peine avait-il parcouru sept lieues et demie, que la foudre, tombant hors de saison, le frappa sans que le palefrenier s'aperçut qu'il ne restait que le cheval que montait Mantarô ; quand il s'en avisa, il revint sur ses pas et relata le prodige. » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 203. 「七里半の道中にて、時ならぬ大雷神鳴、おちたるとも覚えず行うちに、万太郎を乗たる馬ばかり残りて、口引おとこ、立帰り、此ふしぎをかたりける。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 113.

[...] alors tous reprirent leurs esprits, et rouvrant les yeux, voici ce qu'ils virent : parmi les roseaux desséchés, dont la forme était celle des végétaux de leur pays, mais aux feuilles pareilles à celles du bananier, il y avait des animaux à deux cornes poussées vers l'arrière, des buffles d'eau sans doute. Outre ceux-là, des êtres à forme humaine, pourvus d'ailes, des êtres dont la voix était tout à fait celle du chien, hauts de plus de dix pieds et aux longues oreilles, bref, dont pas un n'était à leur yeux familier, s'approchaient dangereusement, cependant qu'eux-mêmes se faisaient tout petits⁴⁰.

Saikaku représente soigneusement cette scène étrange. Tout au long de cette description jusqu'à l'arrivée de l'équipage à une île, on ne voit aucune mention de Tôsuke ni de ses parents. Ce doit être une histoire d'impiété filiale, mais on a l'impression que c'est celle des aventures merveilleuses d'un naufragé.

Sur l'île où on trouve une grande quantité de pierres précieuses, un vieux prêtre apparaît et dit à l'équipage de ne pas en prendre⁴¹. Notre héros Tôsuke, ignorant son conseil, s'attarde à ramasser les pierres précieuses. Il finit par être capturé par une foule de Chinois, qui le gardent sur l'île et le torturent jour et nuit.

Les gens croient que « les malheurs de ce Tôsuké, tous, devaient être le châtement pour ce qu'il avait contrevenu aux ordres de son père »⁴². Il est certain que tous

⁴⁰ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 155. 「皆々魂を取直し、目を開てみしに、国里の草の形ちは有て、芦の枯はの、芭蕉のごとく成中に、二角後へ生る獣、是ぞ水牛ならめ。其外、人形有て羽の有物、声はさながら犬にして、老丈餘耳の長き物、ひとつもめなれず、物冷く、ちかづくに身をちどめける。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 52.

⁴¹ « Ô merveille, un vieux prêtre apparut qui leur dit : « Gardez-vous d'en prendre ne fût qu'un seul ! » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 158. 「ふしぎや、老たる社人頭はれ、「ひとつも取事、おろかなれ。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 54.

⁴² SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 158. 「聞人、涙にくれて、此藤助が身の難儀は、皆親の言

ses malheurs ne lui seraient pas arrivés s'il avait gardé sa promesse de rester à Ise avec ses parents. De plus, ces derniers meurent cinq ans plus tard de chagrin de savoir que leur fils est resté seul en étrange pays. Saikaku ne laisse pas les lecteurs oublier qu'il s'agit tout de même d'une histoire d'impiété filiale. Alors, pourquoi consacre-t-il autant de pages à la description détaillée de phénomènes merveilleux ?

KATSUMATA Motoi 勝又基 explique l'originalité des *Vingt parangons* en comparaison avec le *Kagamigusa* comme suit :

Ces comportements impies ne dépassent pas des expressions typiques : essayer de tuer des parents, leur faire manger l'excrément de chien... Si l'on compare les *Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays* avec ces histoires, il est clair que ceux-ci font apparaître librement des personnages impies ou mauvais variés et intéressants dès la première lecture. Nous devons trouver l'inspiration et l'originalité des *Vingt parangons* de Saikaku justement dans le fait que l'auteur a décrit des personnages non filiaux variés et plein d'impacts, en combinant l'idée des *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* ou du *Honchô kôshi den*, et le caractéristique ou les mœurs de l'époque afin de faire la morale⁴³.

葉を背きし、罰ならんと、おもひやりぬ。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 55.

⁴³ 「その不孝も、父母を殺そうとしたり、犬の糞を食べさせようとしたりといった、類型的な表現を逃れていないところがある。それらと比較すれば、『本朝二十不孝』が自在に多様かつ興味深い不孝者・悪人を登場させているのは、一読すれば明らかである。『二十四孝』や『本朝孝子伝』のアイデアを縦糸に、地方色や当代風俗を横糸にして、多様かつインパクトのある不孝者を描いて教訓としてみせたという点にこそ、『本朝二十不孝』における、西鶴の着想と独創性を見出すべきではないだろうか。」 KATSUMATA Motoi 勝又基, *Oyakôkô no edo bunka* 親孝行の江戸文化, Kasama shoin, 2017, p.58.

Selon KATSUMATA, l'originalité de *Vingt parangons* est due à la diversité des personnages principaux et des histoires même si elles traitent toutes du thème de l'impiété filiale. KATSUMATA suggère également que le livre de morale pourrait être une sorte de divertissement⁴⁴. Si l'auteur avait écrit les *Vingt parangons* seulement pour faire la morale, toute son œuvre devrait être une critique des enfants non filiaux du début jusqu'à la fin et les histoires devraient rester simples et typiques comme dans les ouvrages de morale populaire. Mais il ne le fait pas, comme on l'a vu dans l'histoire de Tôsuke. Il semblerait que l'auteur s'ingénie à répondre à l'attente des lecteurs qui recherchent le divertissement, et que pour cela il raconte des événements merveilleux. De ce fait, ne pourrions-nous pas considérer le merveilleux comme un des procédés narratifs de l'auteur pour satisfaire les lecteurs ?

On note également que l'auteur consacre un nombre important de lignes pour décrire la réaction de chaque membre de l'équipage, quand ils sont à la dérive, à la suite de la représentation des animaux mystérieux :

Ils avaient du riz, mais ils avaient épuisé de l'eau ; quand ils avaient la gorge sèche, ils puisaient à tour de rôle dans les jarres de quatre *to* de *saké* d'Itami ou de Kô-no-iké ; ce faisait, dans l'ivresse, il en oubliaient leur détresse ; il en était qui chantaient la chansonnette du *Pinceau en poil de daim*, d'autres qui laissaient le *Livre de Kannon*, ou encore qui disaient des *jôruri* dans la manière de Rokuji-namuémon. Les piètres buveurs ouvraient leur baluchon et, arrosant de rosée l'écritoire de voyage, rédigeaient des billets de vœux. D'autres encore comptaient leurs écus d'or

⁴⁴ « Les *Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays* n'étaient-ils pas cette œuvre de haut niveau, digne d'une époque où la morale était elle aussi un divertissement ? » 「教訓もエンターテイメントだった時代にふさわしい高度な作品が、『本朝二十不孝』だったのではないだろうか。」 KATSUMATA Motoi 勝又基, *Ibid.*, p. 59.

qu'ils avaient quatre ou cinq ans durant économisés en vain. Quand leur vie pouvait dans l'instant prendre fin, il était des grincheux pour disputer qu'on leur eût marché sur le pied⁴⁵.

Cette scène qui montre la concupiscence et la stupidité des hommes nous fait rire malgré son caractère dramatique. Il est intéressant que Saikaku juxtapose la description du merveilleux et celle des hommes qui sont dans une situation critique.

Dans la préface aux *Contes des provinces*, on trouve la phrase suivante : « Si l'on y réfléchit, l'homme est un être étrange, et il n'est rien qu'on ne puisse trouver en ce monde »⁴⁶. D'après Saikaku, c'est l'homme lui-même qui est étrange. Il semblerait que l'auteur fixe son regard sur le fait que la réalité est aussi étrange et mystérieuse que des phénomènes merveilleux.

⁴⁵ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 155. 「米はあれ共、水をきらし、咽かはけば伊丹・鴻之池の四斗入を汲かはし、此中にても酔にうきを忘れ、鹿の巻筆の小歌唄ば、観音経読も有、六字南無右衛門節の浄るりを語るも有。下戸は荷物明て、旅硯に露をそゞぎ願状を書ぬ。又は、一歩小判を取出し、「四、五年に折角延しけるかひなし」と、算用してゐるも有。今果つべきもしらぬ命のうちに、「足がさはつた」と口論をする機嫌も有。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 53.

⁴⁶ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 13. 「是をおもふに、人はばけもの、世にない物はなし。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 5 vol., sous la direction d'ASO Isoji 麻生磯次 et FUJI Akio 富士昭雄, Meiji shoin, 1992, p. 3.

3. La posture de Saikaku dans la préface de *Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays*

Dans la deuxième sous-partie, nous avons essayé de trouver les différences entre les *Vingt parangons* et les ouvrages de morale populaire à travers le merveilleux. Après la comparaison entre les *Vingt parangons* et le *Kagamigusa*, on peut émettre l'hypothèse que l'auteur utilise le merveilleux pour rendre ses histoires variées et intéressantes et divertir les lecteurs.

Dans la troisième sous-partie, nous allons analyser principalement la préface de *Vingt parangons* afin de voir la posture de l'auteur. Voici la citation complète :

Les pousses de bambou surgies sous la neige se trouvent chez le marchand des quatre-saisons ; les carpes se trouvent dans le vivier du marchand de poisson. Exercer son métier sans forcer ses dons, sans appeler à l'aide les dieux, et du produit de son travail se procurer de quoi s'acquitter de ses devoirs filiaux, est à la portée d'un homme ordinaire. Mais cet homme ordinaire est rare, quand les scélérats sont légion. Quiconque vit ce qui s'appelle vivre, s'il ignore la voie de la piété filiale, ne saurait échapper aux rigueurs du Ciel. Des exemples, j'en ai recueillis dans toutes les provinces, d'impies qui ont étalé leurs forfaits au grand jour. Gravés sur les planches, ils serviront, je l'espère, à encourager la piété filiale.

L'an deux fois deux de Jôkyô (1687)

Un jour de la première lune⁴⁷

⁴⁷ SIEFFERT René, *op.cit.*, p. 117. 「雪中の筍、八百屋にあり、鯉魚は魚屋の生船にあり。世に天性の外、祈らずとも、夫々の家業をなし、祿を以て万物を調へ、教を尽せる人、常也。

Nous allons d'abord prêter attention aux premières phrases : « Les pousses de bambou surgies sous la neige se trouvent chez le marchand des quatre-saisons ; les carpes se trouvent dans le vivier du marchand de poisson ». On dit que l'idée de ces deux phrases vient des *Vingt-quatre parangons de la piété filiale*.

« Les pousses de bambou surgies sous la neige » de la première phrase sont basées sur l'anecdote du fils filial nommé Menzong 孟宗. Dans cette histoire, Menzong va chercher des pousses de bambou dans le but de les servir à sa mère, alors que c'est l'hiver. Désespéré de ne pas pouvoir en trouver, il prie le Ciel. Impressionné par son comportement filial, le Ciel fait surgir des pousses de bambou sous la neige.

Ce miracle nous rappelle une des histoires du *Kagamigusa* que nous avons analysée dans la deuxième sous-partie : le fils, dont la femme met des excréments de chien dans le repas de sa belle-mère, prie le Ciel lorsqu'il remarque le comportement non filial de son épouse. A cause de la punition par le Ciel, celle-ci finit par avoir une tête de chien. Comme on l'a remarqué, c'est une action typique des enfants filiaux que de prier le Ciel dans les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* et d'autres ouvrages de morale populaire qui utilisent des histoires chinoises.

La deuxième phrase « les carpes se trouvent dans le vivier du marchand de poisson » fait allusion à une histoire de *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* : le héros Wangxiang 王祥 s'allonge sur la rivière gelée tout nu afin de faire fondre la glace

此常の人稀にして、悪人多し。生としいける輩、孝なる道をしらずんば、天の咎を遁るべからず。其例は、諸国見聞するに、不孝の輩、眼前に其罪を顕はす。是を梓にちりばめ、孝にすゝむる一助ならんかし。貞享二二稔孟陬日」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 3.

et de pêcher une carpe pour sa mère. Grâce au pouvoir du Ciel, la glace se casse toute seule et deux carpes apparaissent. Également dans l'histoire de Panshi du *Kagamigusa* qu'on a vue dans la sous-partie précédente, le Ciel accorde un poisson pour récompenser le comportement filial de l'héroïne. Comme ces histoires le montrent, les enfants filiaux des ouvrages de morale populaire servent avec dévouement leurs (beaux-) parents allant jusqu'à faire des choses presque infaisables.

En résumé, Saikaku utilise ici les expressions « les pousses de bambou » et « les carpes » en tant que représentation de la notion de piété filiale venue de la Chine. Quelle attitude vis-à-vis de cette notion chinoise l'auteur montre-il dans la préface ?

Citons de nouveau les phrases : « Les pousses de bambou surgies sous la neige se trouvent chez le marchand des quatre-saisons ; les carpes se trouvent dans le vivier du marchand de poisson ». C'est-à-dire : on peut acheter les pousses de bambou et les carpes dans un magasin et ce n'est donc pas la peine de prier le Ciel ni se donner autant du mal. L'auteur semble adopter une attitude critique envers les comportements filiaux excessifs dans les histoires chinoises. Également dans le *Haikai ôku kazu* 俳諧大句数, recueil de ses haikai, de l'an quatre de l'ère *Enpô* 延宝 (1677), on trouve des vers qui semblent traiter de la notion de piété filiale chinoise :

Un enfant glacé. Lune sur la manche d'un fils filial.

Où sont les pousses de bambou surgies sous la neige ?⁴⁸

⁴⁸ 「一子寒し親孝行の袖の月 どこにあらうか雪の筍」 *Haikai ôku kazu*, an quatre de l'ère *Enpô*.

On peut facilement deviner que « les pousses de bambou surgies sous la neige » font allusion à l'histoire de Menzong des *Vingt-quatre parangons de la piété filiale*. Concernant le deuxième vers *Doko ni arô ka ?* (Où sont les pousses de bambou surgies sous la neige ?), la particule *ka*, qui donne presque toujours un sens interrogatif à la phrase, peut exprimer une question rhétorique. On peut donc traduire cette phrase comme suit : Où sont les pousses de bambou surgies sous la neige ? Il n'y en a nulle part. On a l'impression que l'auteur critique l'aspect irrationnel de la notion de piété filiale chinoise, qui accorde une grande place au miracle ou à la grâce du Ciel.

Dans la préface, Saikaku continue comme suit :

Exercer son métier sans forcer ses dons, sans appeler à l'aide les dieux, et du produit de son travail se procurer de quoi s'acquitter de ses devoirs filiaux, est à la portée d'un homme ordinaire.

L'auteur montre des solutions plus raisonnables que celle qui consiste à prier le Ciel ou à se donner de la peine pour satisfaire les parents. Saikaku ne critique pas la piété filiale elle-même, mais remarque qu'il n'est plus besoin d'« appeler à l'aide les dieux » à l'époque de Saikaku où l'économie est en train de se développer. TERUOKA Yasutaka 暉峻康隆 résume ainsi la conception de la piété filiale exprimée dans la préface :

C'est une notion de piété filiale vraiment réaliste et raisonnable. L'auteur ne nie pas la notion de piété filiale elle-même. Cependant, il critique celle irrationnelle qui souhaite le miracle ou espère la grâce du Ciel comme les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale*. Autrement dit, Saikaku critique la piété filiale déraisonnable décrite dans les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* à

partir d'une position réaliste⁴⁹.

Comme TERUOKA le dit, il est clair que Saikaku ne donne pas son adhésion au comportement déraisonnable des enfants filiaux décrit dans les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale*. Cependant, la préface s'en tient-elle à une critique de la piété filiale chinoise du point de vue du réalisme ? Quelle impression donne-t-elle aux lecteurs ?

TANIWAKI remarque la simplicité de cette préface au ton solennel :

De ce fait, on peut penser que ce que se propose Saikaku est d'exprimer une notion de piété filiale, qui relève du sens commun non seulement pour les lecteurs mais aussi pour lui-même, de manière amusante et avec concision. [...] Lorsque Saikaku écrit : « Les pousses de bambou surgies sous la neige se trouvent chez le marchand des quatre-saisons ; les carpes se trouvent dans le vivier du marchand de poisson », les lecteurs éclatent de rire en faisant l'éloge de l'esprit de Saikaku et en raillant les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* auxquels ils ne croient plus, d'un point de vue réaliste. De plus, plus l'auteur exprime ce genre de trait d'esprit de manière sérieuse et solennelle, plus cela devient amusant⁵⁰.

⁴⁹ 「まことに、現実的な、常識的な、孝道観である。彼は孝道そのものを否定しない。が、奇蹟を求め、天の恩恵を期待するような、不合理な、二十四孝的な、孝道を批判するのである。『二十四孝』で描かれているような不合理な孝に対し、西鶴が現実主義的な態度で批判している、と言うのである。」 *IHARA Saikaku shū* 井原西鶴集, 2 vol., sous la direction de MUNEMASA Isao 宗政五十緒, MATSUDA Osamu 松田修 et TERUOKA Yasutaka 暉峻康隆 dans *Shinpen Nihon koten bungaku zenshū* 新編日本古典文学全集, Shōgakkan, 1996, p. 240.

⁵⁰ 「従って今西鶴にとって問題なのは、そのような読者にとっても西鶴にとっても常識となっている孝道観を、面白おかしく、簡潔に表現することだということになるであろう。[...]西鶴が「雪中の笋八百屋にあり鯉魚は魚屋の生船にあり」と書く時、読者は、すでにその現実性を信じていない二十四孝を、現実の場から見事に揶揄した西鶴の機智をたたえて大笑いする。そして、このような機智を、真面目くさった高調子で西鶴が語れば語るほ

TANIWAKI souligne que les lecteurs s'attendent à trouver du rire dans les œuvres de Saikaku, qui est auteur de *L'Homme qui ne vécut que pour aimer*. Quand on pense aux histoires de *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* citées dans la préface, on imagine d'abord le héros qui prie le Ciel en pleurant ou souffre du froid. Pour résoudre ces problèmes, Saikaku propose une solution simple : aller au magasin. Ce décalage entre éléments tragiques et éléments réalistes ne rend-il pas ces phrases comiques ? C'est une technique de Saikaku que d'employer de manière parodique le cadre des *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* pour critiquer et railler la notion de piété filiale décrite dans cette œuvre. La parodie peut faire rire ceux qui connaissent l'œuvre d'origine. Les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* sont si connus au 17^{ème} siècle au Japon qu'ils sont à l'origine de plusieurs histoires de la littérature imaginaire et morale, et de pièces de *jôruri* pour le théâtre de poupées. On peut penser que Saikaku utilise les éléments des *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* dans la préface afin d'attirer l'attention des lecteurs sur le fait que les *Vingt parangons* sont une parodie de cette œuvre et de les faire rire du décalage entre les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* et les *Vingt parangons* dès le début.

Par ailleurs, plusieurs recherches confirment que non seulement la préface mais aussi de nombreuses histoires des *Vingt parangons* sont une parodie des *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* ⁵¹. Par exemple, le premier chapitre du premier volume

ど可笑しいのである。」 TANIWAKI MASACHIKA 谷脇理史, « Honchô nijû fukô ron josetsu 「本朝二十不孝」論序説 » dans *Kokubungaku kenkyû* 国文学研究 n° 36, Waseda daigaku kokubungakkai, 1967, p. 79-91, p. 84.

⁵¹ Pour voir plus de détail, consultez l'article suivant : HAMADA Sachiko 濱田幸子, « Saikaku Honchô nijû fukô to Nijûshi kô 西鶴『本朝二十不孝と二十四孝』 » dans *Bukkyô daigaku*

« Dans la capitale actuelle aussi la vie est un emprunt » qu'on a examiné dans la première sous-partie est une parodie de l'histoire de l'Empereur Wu des Han 漢文帝, qui goûte toujours les repas et même les médicaments avant de les servir à sa mère dans le but de vérifier s'ils ne sont pas empoisonnés. Inversant cette histoire d'un fils filial chinois, Saikaku décrit celle d'un fils non filial Sasaroku, qui essaie d'empoisonner son père et finit par avaler le poison lui-même par erreur. La scène de la tentative d'assassinat est basée sur les éléments des *Vingt-quatre parangons de la piété filiale*. Perdant tout l'argent emprunté, notre héros prie d'abord le Dieu de Taga :

Plus que jamais déplorant que son père fût indemne, il va en pèlerinage au sanctuaire du grand dieu de Taga en Ômi, prier pour que brève soit la vie de son père, mais sans doute s'est-il mépris, car ce dieu est un dieu de longue vie⁵²

Sasaroku prie la Divinité pour que la vie de son père soit courte alors que c'est une action typique d'un enfant filial dans les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale* que de prier le Ciel dans le but contraire. Saikaku renverse ici un trait des ouvrages de morale populaire pour construire l'image d'un fils impie. De plus, on ne peut pas s'empêcher de rire en remarquant l'erreur fatale du héros : il choisit une divinité de la longévité pour demander la mort de son père.

Notre héros essaie ensuite d'administrer du poison à son père en le faisant passer

daigakuin kiyô Bungakukenyûka hen 佛教大学大学院紀要 文学研究科篇 n° 37, Bukkyô daigaku, 2009, p. 111-124.

⁵² SIEFFERT René, *op.cit.*, p. 124. 「いよいよ親仁の無事を嘆き、江州多賀大明神に参り、親の命を短祈れど、何をか聞し、此神は壽命神なれば」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 11.

pour un médicament. Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, Saikaku inverse l'histoire de piété filiale de l'Empereur Wu des Han pour décrire ce fils non filial qui tente de tuer son père. Cette histoire est sombre, car elle traite d'une tentative d'assassinat d'un père par son propre fils. Mais au final, le héros, un peu stupide, absorbe le poison par inadvertance :

On lui ouvre la bouche, en vain, le châtement de son forfait ne s'est pas fait attendre ; ses yeux exorbités sont injectés de sang, ses cheveux se hérissent, son corps devient cinq fois plus gros, à la stupéfaction générale⁵³.

On constate que cette scène de la mort de Sasaroku est décrite avec exagération. Les lecteurs doivent rire en lisant la description de ce pauvre héros qui finit par devenir un être monstrueux. On peut conclure que même dans une histoire sombre d'impiété filiale, l'auteur n'oublie jamais de faire rire les lecteurs en introduisant ses procédés narratifs : parodie et description avec exagération humoristique. Dès la préface et la première histoire, il montre l'aspect comique des *Vingt parangons*.

Daniel STRUVE estime que Saikaku crée un nouveau genre littéraire, les « livres sur le monde flottant » (*ukiyo-zōshi*), caractérisé par l'humour et libre de moralisme :

Saikaku, qui crée un espace romanesque libérée du moralisme en s'inscrivant dans le mouvement de réception des *Heures oisives*, reprend l'esprit libre de moralisme et plein d'humour du moine

⁵³ SIEFFERT René, *op.cit.*, p. 124. 「さまざま口をあかすに甲斐なく、酬立所をさらず、見出す眼に血筋引、髪縮みあがり、骸軀常見し五つ嵩程になりて、人々奇異の思ひをなしける。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 11.

Kenkô, et crée un nouveau genre littéraire, les « livres sur le monde flottant »⁵⁴.

Comme on l'a vu jusqu'ici, il est certain qu'on trouve des leçons de morale dans les *Vingt parangons* à l'instar d'autres ouvrages de morale populaire. Cependant, on a également constaté trois éléments différents : 1. On entend la voix de l'auteur-narrateur sous le texte. 2. L'auteur essaie de rendre ses histoires variées et intéressantes en utilisant des éléments de merveilleux. 3. Il emploie la parodie, l'exagération et l'humour afin de faire rire ses lecteurs. Pour ces raisons, nous nous permettons de conclure que cette œuvre dépasse le cadre des ouvrages de morale.

Prêtons de nouveau attention à la préface. Saikaku montre sa notion de piété filiale comme suit :

Exercer son métier sans forcer ses dons, sans appeler à l'aide les dieux, et du produit de son travail se procurer de quoi s'acquitter de ses devoirs filiaux, est à la portée d'un homme ordinaire.

On a déjà remarqué que cette notion était différente de la notion traditionnelle de la piété chinoise qui paraît déraisonnable à l'époque de Saikaku. Alors, que signifie cette expression « homme ordinaire » (*tsune no hito* 常の人) ? Quelle notion de piété ou d'impiété filiale l'auteur montre-t-il dans la préface ou l'ensemble des textes ? Dans la deuxième partie, nous allons analyser l'œuvre en considérant de son arrière-plan historique et du point de vue de la société marchande.

⁵⁴ 「教訓から解放された小説の場を作っていく西鶴は、そういう『徒然草』享受の流れを汲みながら、教訓に囚われていない、ユーモアに満ちた兼好法師の精神を受け継いで、浮世草子という新しいジャンルを作ったと思います。」 STRUVE Daniel, *op. cit.*, p. 29.

Seconde partie : L'impiété filiale dans la société marchande

1. L'« homme ordinaire » dans les cités marchandes de l'ère *Genroku* — établissement de la « maison-famille »

Dans la première partie, nous avons analysé les *Vingt parangons* du point de vue des procédés narratifs de l'auteur. Nous avons constaté que Saikaku n'était pas complètement d'accord avec la piété filiale chinoise dont les enfants prient le Ciel ou se donnent excessivement de mal pour leurs parents. Dans l'univers des ouvrages de morale populaire, les parents passent avant tout et il n'est pas possible que les enfants agissent afin de satisfaire leurs propres désirs.

A la fin de la partie précédente, nous avons posé les questions suivantes : Que signifie cette expression « homme ordinaire » (*tsune no hito* 常の人) ? Quelle notion de piété ou d'impiété filiale l'auteur-t-il montre dans la préface ou l'ensemble des textes ? Dans la deuxième partie, nous allons essayer de voir l'impiété filiale décrite dans les *Vingt parangons*.

Commençons par répondre à la première question : Que signifie cette expression « homme ordinaire » (*tsune no hito* 常の人) ? Dans la préface, l'auteur le définit comme suit :

Exercer son métier sans forcer ses dons, sans appeler à l'aide les dieux, et du produit de son

travail se procurer de quoi s'acquitter de ses devoirs filiaux, est à la portée d'un homme ordinaire⁵⁵.

Pourquoi l'auteur parle-t-il du métier et en expose-t-il l'importance tout au début de l'œuvre ? Voyons comment est présenté le métier de la famille de chaque histoire. Ces métiers sont d'abord présentés au travers de la table des matières présentant chaque chapitre, puis au début de chaque histoire. En voici la liste détaillée :

1-1	marchand	3-3	commerce de laques
1-2	commerce de balais	3-4	commerce à l'enseigne
1-3	commerce de soieries	4-1	marchand
1-4	courtier en sel	4-2	commerce de bonite râpée
2-1	paysan	4-3	commerce de son de riz
2-2	paysan	4-4	commerce de potions pour les enfants
2-3	commerce d'hameçons	5-1	pêcheur
2-4	marchand	5-2	commerce d'encre
3-1	commerce de friperie	5-3	commerce de change
3-2	prêteur d'argent	5-4	commerce de sabres frappés d'or

Dans cette liste, on constate que 17 histoires sur 20 portent sur une famille marchande. Cela ne peut pas être un hasard. Il est certain que l'auteur a volontairement

⁵⁵ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 117. 「世に天性の外、祈らずとも、夫々の家業をなし、祿を以て万物を調へ、教を尽せる人、常也。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 3.

choisi les familles marchandes comme matière de son recueil.

De plus, à la suite de la préface, le premier chapitre (qui est toujours la clé de l'œuvre chez Saikaku) commence par des phrases qui insistent sur l'importance de gagner sa vie en exerçant son métier. Cela a l'aspect d'une leçon non pas de piété filiale, mais d'économie. Voici le début de ce premier chapitre :

En ce monde, divers sont les moyens de gagner sa vie. [...] Chacun y exerce sa profession, et fait monter la fumée matin et soir. Mille maisons suffisent pour vivre en société, dit-on, mais ici, comment pourrait-on ne pas gagner sa vie en pareil endroit ? [...] Qui sans repos ni trêve remue ses quatre membres, doit gagner sa vie comme tout le monde⁵⁶.

Dans ces premières phrases, on trouve le champ lexical concernant la vie économique : « gagner sa vie », « exerce sa profession », « vivre en société », alors qu'on ne trouve aucun mot portant sur la piété ou l'impiété filiale. En lisant ces phrases, les lecteurs peuvent avoir l'impression que cette œuvre n'est pas un ouvrage de morale mais plutôt un ouvrage portant sur le thème de l'économie.

Pour ces raisons, l'hypothèse est que l'auteur porte de l'intérêt à la famille marchande et l'économie de l'époque peut être une clé pour analyser la particularité des *Vingt parangons*. Dans cette partie, nous allons examiner le thème de l'impiété filiale dans la société marchande.

Avant d'entrer dans le détail de la discussion, nous allons revoir l'arrière-plan

⁵⁶ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 121-122. 「世に身過は様々なり。[...] それぞれの家職して、朝夕の煙立ける。千軒あれば友過といへるに、爰にて何をしたらばとて、渡り兼べきか。[...] 徒居なく手足動かせば、人並に世は渡るべし」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 6-7.

historique de la première période de l'époque d'Edo qui correspond au 17^{ème} siècle. Comme on l'a vu dans l'introduction, c'est une période de transition où les marchands sont devenus puissants grâce au développement du commerce. L'historien de l'époque d'Edo INUI Hiromi 乾宏已 résume ce grand changement comme suit :

Lors de la dernière période du 17^{ème} siècle, grâce au développement de l'économie monétaire, de plus en plus des habitants dans les cités marchandes sont devenus patrons d'un commerce et les relations humaines commencent à passer par l'intermédiaire de la monnaie⁵⁷.

Les *Vingt parangons* reflètent très bien cette situation. Comme on l'a vu plus haut, 17 histoires sur parlent de familles marchandes, et il semble que 14 des 20 familles tiennent leur propre magasin. Le changement d'époque se caractérise par l'apparition de la « maison-famille » (*ie* 家) (famille tenant indépendamment un magasin). En conséquence de l'indépendance de la maison, tous les membres de la famille marchande étaient contraints de faire partie de cette petite communauté et subissaient les contraintes de la maison, qui visent à la maintenir et à la faire prospérer. INUI explique que ces contraintes formaient une nouvelle sorte de morale :

La crainte de l'effondrement de la « maison-famille » signifie le souhait de sa persistance et de son maintien, et conduit à la formation d'une morale pratique qui se constitue au sein d'une

⁵⁷ 「十七世紀後半になると、貨幣経済が進展することによって町人の家業経営者としての性格が強まり、従来の間人間関係が貨幣を媒介とした関係に変化するようになる。」 INUI Hiromi 乾宏已, « Ôsaka chônin shakai to Saikaku 大阪町人社会と西鶴 » dans *Saikaku shin tenbô* 西鶴新展望, Benseisha, 1993, p. 71-90, p. 74.

société fondée sur la « maison-famille » après que cette dernière est devenue indépendante⁵⁸.

Dans l'introduction, on a vu que les Japonais avaient adopté la notion de piété filiale chinoise basée sur le confucianisme qui met l'accent sur le devoir des enfants envers les parents eux-mêmes. Cependant, il semble que la morale pratique concernant la piété filiale qui s'est constituée dans les cités marchandes présente un caractère différent. SOMEYA résume brièvement la différence entre la piété filiale en Chine et au Japon :

La piété filiale extrêmement morale, qui vient du néoconfucianisme chinois de Zhu Xi, et la « piété filiale » dans les cités marchandes, où l'argent passe avant tout, présentent des caractères très différents⁵⁹.

Dans les cités marchandes du début de l'époque d'Edo, la piété filiale signifiait non seulement de s'occuper des parents avec sollicitude comme le montre le *Kagamigusa* mais aussi de maintenir et de faire prospérer la maison. On peut supposer que c'est cette nouvelle notion de piété filiale fondée sur la notion de « maison-famille », qui s'est constituée dans la société marchande du 17^{ème} siècle, que Saikaku essaie de décrire dans les *Vingt parangons*.

Revenons à la question de l'« homme ordinaire » (*tsune no hito* 常の人). Dans

⁵⁸ 「「家」の没落の危機意識というのは、「家」の存続・維持を願うということであり、「家」自立後のイエ社会形成によって成立する実践道徳ということにもなる。」 INUI Hiromi 乾宏巳, *Ibid.*, p. 78.

⁵⁹ 「中朝の儒教—朱子学という流れから出て来る極めて倫理的な孝道と、万事金銀が優先される商人世界における「孝」は違う性格のものであった。」 SOMEYA Tomoyuki 染谷智幸, *op. cit.*, p. 277-278.

la préface, l'auteur dit que « cet homme ordinaire est rare, quand les scélérats sont légion »⁶⁰. Il semblerait que les scélérats signifient ceux qui sont le contraire d'un homme ordinaire pour l'auteur. Qui sont-ils ? Comment l'auteur les décrit-il ?

Pour répondre à ces questions, voyons une nouvelle fois le deuxième chapitre du premier volume « Au bout de l'an pluie sur des manches inexistantes » (*Ôzekki ni nai sode no ame* 「大節季にない袖の雨」). Il s'agit de l'histoire d'une famille pauvre qui tient un commerce de balais. C'est l'une des histoires les plus sombres du recueil et dont le héros est critiqué le plus sévèrement.

Comme on l'a vu dans la première partie de ce mémoire, le héros Buntazaemon est qualifié dès son apparition de « coquin »⁶¹ et le narrateur répète que les gens le prennent en haine⁶².

De plus, il est remarquable que le narrateur force le ton pour dénoncer ses mauvaises actions à la fin de l'histoire, plus encore que dans les autres chapitres :

Effroyable est l'histoire sans précédent de ce fils impie ! Le Ciel l'avait châtié incontinent, terrible leçon !⁶³

世にかゝる不孝の者、ためしなき物がたり、懼ろしや、忽ちに天、是を罰し給ふ。慎む

⁶⁰ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 117. 「此常の人稀にして、悪人多し」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 3.

⁶¹ « Ce coquin » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 128. 「此男、大悪にん」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 15.

⁶² « ils le méprisaient profondément » « Buntazaémon fut l'objet de l'aversion générale » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 129-130. 「ふかく悪めど」「諸人文太左衛門を悪み」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 17, 19.

⁶³ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 131.

L'auteur qualifie les actions non filiales de cet homme d'« histoire sans précédent », et va jusqu'à souligner son effroi en utilisant la particule exclamative *ya* qui marque une émotion forte du locuteur : *Osorosiya*, ce qui signifie « quelle horreur ! ». La dernière phrase soulignée *Tsutsushimu beshi beshi* peut se traduire d'une manière littérale, « il faut vraiment faire attention (à ce que cela ne se reproduise pas) ». Dans cette phrase, l'auteur répète deux fois l'auxiliaire *beshi*, qui signifie le devoir afin d'insister sur cette leçon. Le traducteur René Sieffert traduit ce ton sévère du narrateur en employant deux fois le point exclamatif. Pour quelles raisons l'auteur critique-t-il si fortement cet homme ? Nous allons voir concrètement les mauvaises actions de Buntazaemon.

Il s'agit d'un homme violent, qui tue une de ses sœurs de sept ans et qui inflige à sa mère des blessures qui entraînent sa paralysie. Même après avoir atteint sa majorité, il reste parasite en faisant travailler son père. En outre, il vole l'argent qu'obtient son autre sœur en se vendant dans le quartier de plaisir pour venir en aide à ses parents. Les pauvres parents n'ont plus le moyen de payer leurs dettes lors de la veille du jour de l'an. Désespérés, ils se donnent la mort et leurs cadavres finissent par devenir la proie de chiens sauvages. Pour tous ses crimes cruels, ce fils impie finit par être puni. A la fin de l'histoire, Buntazaemon est à son tour dévoré par les loups sur la route alors qu'il tente de s'en fuir vers l'est. Tout cela provoque l'extinction de la maison.

Dans l'histoire, Saikaku ne manque pas de souligner que Buntazaemon est un héritier.

⁶⁴ *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 17, 19.

Cet homme avait trois enfants. L'héritier, appelé Buntazaémon, entraît alors dans sa vingt-septième année. [...] son héritier Buntazaémon déroba les vingt doublons d'or et disparut sans laisser de traces⁶⁵.

A cette époque, les Japonais ont commencé à adopter le principe de la succession par ordre de primogéniture⁶⁶. Les fils aînés avaient la responsabilité de succéder à leur père et de rendre la maison prospère. Malgré sa responsabilité, tout ce que fait Buntazaemon est de ruiner la maison en dépensant toute la fortune familiale, en causant la mort de ses parents. C'est sans doute pour ces raisons que ce fils impie est décrit dans l'œuvre comme un des scélérats les plus terribles, le contraire d'un « homme ordinaire ».

Voyons ensuite deux autres exemples afin d'approfondir notre compréhension de l'impiété filiale décrite dans les *Vingt parangons*. On trouve en effet quelques points communs entre les deux histoires suivantes : le quatrième chapitre du premier volume « Nouveau récit divertissant pour un concours d'éloquence » (*Nagusami kaete hanashi no ten tori* 「慰改て咄しの点取」), histoire du fils d'un riche courtier en sel qui devient fou de concours d'éloquence, et le troisième chapitre du deuxième volume « Homme en

⁶⁵ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 128, 130. 「此者、三人の子をもつ。惣領は文太左衛門とて、今年廿七になりぬ。[...]惣領の文太左衛門、式十両の金子を盗出し、行方しれずなりにき。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 15, 19.

⁶⁶ Pour plus de détails sur les règles de succession à l'époque d'Edo, consulter l'article suivant : SHEN Xiuyi 申秀逸, « Chû-nichi dentô no 'ie' sôzoku seido no hikaku 中日伝統の「家」相続制度の比較 » dans *Chiba daigaku jinbun shakai kagaku kenkyû* 千葉大学人文社会科学研究所研究 n° 6, Chiba daigaku jinbun shakai kagaku kenkyû-ka, 2008, p. 1-17.

étrange pays, bouddha de terre » (*Hito wa shirenu kuni no tsuchibotoke* 「人はしれぬ
国の土仏」), histoire du fils d'un fabricant de hameçons, Tôsuke.

Contrairement à Buntazaemon, ces deux fils marchands ne sont présentés ni comme des coquins, ni comme des fils impies au début de chacune de ces deux histoires. Tôsuke est même présenté dans un premier temps comme un fils filial⁶⁷. Toutefois, dans le cours de l'histoire, tous deux quittent soudainement la maison, l'un pour se faire bonze, l'autre pour s'engager sur un bateau. Déplorant le départ de leur fils, les parents de l'un comme de l'autre meurent cinq ans plus tard.

Certes, on trouve moins d'éléments violents dans ces deux histoires que dans celle où sont évoqués les crimes de Buntazaemon. Mais, les deux personnages sont critiqués en tant que fils non filiaux pour la raison qu'ils tourmentent leurs parents en quittant la maison. Les reproches adressés au fils du courtier sont les plus sévères :

Sa veine dévotion avait été sans but précis, il n'avait rien compris aux choses sacrées, il était entré en religion sans ferme propos ni discernement, il avait par son irréflexion tourmenté père et mère, il avait mieux que personne mérité le nom de "bonze impie"⁶⁸.

無用の道心、何の見付所もなく、尊き事をも弁へず、無我無分別の発心、親に思はざる
外の気を悩ませ、是競なき不幸坊といへり⁶⁹。

⁶⁷ « dans l'usage de ce monde incertain, que le père soit compréhensif, que le fils pratique la piété filiale, telle est la norme. » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 154. 「かゝる浮世の習にて、親は子を憐み、子は孝を竭すを道なり。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 51.

⁶⁸ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 141.

⁶⁹ *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 31-32.

L'auteur considère cet homme comme un « fils impie sans pareil » (*narabinaki* 競なき).

Pourquoi ces hommes subissent-ils une critique aussi sévère alors qu'ils ne commettent pas de crime aussi grave que Buntazaemon ? C'est parce que l'un et l'autre sont des fils uniques et que leur départ signifie la fin de leur maison. En effet, il est précisé que le nom de la famille du courtier en sel disparaît après la mort des parents du héros :

Ses parents, consumés par une affliction sans pareille, l'attendirent cinq ans et plus, sans que leur en parvînt la moindre nouvelle, ce qui les peina davantage encore ; quand ils mourraient de chagrin, à qui laisseraient-ils leurs biens, se disaient-ils, et leur ruine consommée, le nom même de leur maison disparut si bien que nul plus ne l'évoquait⁷⁰.

Au début de l'histoire, les parents se préparent soigneusement à céder le magasin à leur fils unique⁷¹. En entrant en religion, d'une manière qualifiée dans le texte

⁷⁰ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 140-141. 「二人の親、又もなく泣憔悴、五年あまりも待に、おとづれなきを猶悔みて、思ひ死の時、「誰に残して」と、可惜財宝をなくなし、其家名、絶て後は、云出す人もなし。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 30-31.

⁷¹ « Nous n'avons rien de plus à désirer de la fortune. Il nous faut maintenant une bru digne de cet enfant ! », disaient-ils, et de s'enquérir de côté et d'autre ; on se décida enfin pour la fille d'un homme important de la Grand-rue de Sakai. Dans l'imposante maison qui avait pignon sur rue, tout avait été aménagé proprement ; quant aux parents, ils s'étaient retirés dans un pavillon à l'écart, où ils attendaient un jour faste de la lune des frimas. » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 140. 「此上の富貴に、何にても望むなし。此子が嫁なるべき容儀もがな」と、やうやう尋ね、堺の大道、よし有人の息女を縁極して、表屋作りの大普請、万事に清羅を尽し、はなれて隠居拵、此霜月の吉日待しに」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 29.

d'« irréfléchie » (*mufunbetsu*), le fils gâche le projet de ses parents et cause la ruine de sa maison.

Pour les raisons mentionnées ci-dessus, on peut émettre l'hypothèse que l'impiété filiale décrite dans les *Vingt parangons* est celle qui consiste à causer la ruine de la maison et à ne pas assurer la transmission du nom de famille. Le fils aîné a la responsabilité de maintenir et de faire prospérer la maison et n'a pas le droit de la quitter.

Saikaku décrit des enfants qui essaient de se soustraire à cette contrainte sociale et familiale. En même temps, les histoires de ruines de maisons de commerce reflètent également la situation de l'époque où les maisons de commerce étaient instables.

2. Le motif de la honte et l'argent en tant que cause de l'impiété filiale

Dans la première sous-partie, nous avons examiné l'impiété filiale décrite dans les *Vingt parangons* en voyant également l'arrière-plan historique de l'époque de Saikaku où l'économie monétaire renforçait l'établissement de la « maison-famille ». Nous en avons conclu que l'auteur représentait une conception de l'impiété filiale telle qu'elle s'est développée dans les cités marchandes du Japon au 17^{ème} siècle, où l'accent est mis sur la prospérité et la pérennité de la maison. A travers trois exemples, nous avons montré que l'impiété filiale dans cet univers consistait avant tout à causer la ruine de sa maison et l'extinction du nom de famille.

Dans cette sous-partie, nous allons continuer à analyser les histoires de familles marchandes dans les *Vingt parangons* afin d'approfondir notre compréhension du thème de l'impiété filiale tel que l'auteur le développe dans cette œuvre.

Voyons d'abord le quatrième chapitre du deuxième volume « Le père et ses quatre fils ou ceci est mon testament » (*Oyako gonin yotte kakioki kudan no gotoshi* 「親子五人仍書置如レ件」). Il s'agit d'une histoire de querelle d'héritage d'une famille marchande, connue de toute la province pour sa fortune. Le père Toraya Zenzaemon 虎屋善左衛門 a quatre fils : Zen.emon 善右衛門, Zensuke 善助, Zenkichi 善吉 et Zenpachi 善八. Lors de sa retraite, il cède la direction de la maison à son fils aîné Zen.emon. Lorsqu'il tombe malade, il déclare à ses fils que la famille possède en réalité seulement quelque deux mille doublons en or, mais qu'il va en inscrire quatre fois plus

dans son testament pour ne pas nuire à la réputation de la maison. Après sa mort, Zensuke, Zenkichi et Zenpachi, qui doutent de ce que leur père avait confié concernant la fortune de la famille et sont jaloux de l'héritier principal Zen.emon, demandent à leur grand frère de leur donner deux mille doublons chacun en part d'héritage. Zen.emon, ne pouvant accéder à cette exigence impossible, se suicide sur la tombe des parents. Apprenant la vérité dans un rêve, la femme de Zen.emon venge de son mari. Après cela, Zentarô 善太郎, fils de Zen.emon, recueille l'héritage.

Cette histoire est différente de celles qu'on a vues dans la sous-partie précédente. Avant la mort du père, on ne trouve aucun trait d'impiété filiale chez ses enfants. Le texte montre que ces quatre fils exercent chacun leur métier et prennent soin de leur père. Ils correspondent exactement au modèle de l'« homme ordinaire » présenté dans la préface du recueil. On peut même constater l'admiration des gens pour le comportement filial de ces enfants :

Il s'affaiblissait peu à peu, à son chevet, ses quatre fils qui s'inquiétaient de son état, donnaient un spectacle on ne peut plus édifiant⁷².

Jusqu'au quarante-neuvième jour, le chant des moines lisant les Ecritures ne s'interrompt, ce que tous avaient jugé édifiant⁷³.

⁷² Le mot soulignée *bibishiku* peut se traduire « admirable » : SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 159. 「次第よはりの枕に、四人の子、御機嫌の程を窺ひけるは、又もなく美々敷」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 57.

⁷³ Le mot soulignée *shushō* signifie « louable » : SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 162. 「四十九日迄の弔ひ、諸僧の経の声絶ず。人皆、是を殊勝に思ひしに」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 59.

Par ailleurs, la maison Toraya, reprise par Zentarô, fils du frère aîné, continue à exister même après la mort des quatre fils. Il s'agit d'une grande différence avec les histoires précédentes dans lesquelles la maison des héros finit par être ruinée à cause de leur comportement non filial. Alors, qu'est-ce qu'est exactement l'impiété filiale décrite dans cette histoire ? Pourquoi la maison Toraya peut-elle continuer à exister ?

La plus grande peur de Zenzaemon est d'avoir une mauvaise « réputation dans la société » (*yo no kikoe* 世の聞え ou *gaibun* 外聞). Il déforme même le montant de la fortune de la maison dans son testament, ce qui provoque plus tard une querelle de succession entre ses fils. Voici le discours qu'il tient à ses fils avant de mourir :

A ce point, il est un secret qu'il me faut vous confier. Sachez, en effet, que si l'on ne prête qu'aux riches, ce précepte vaut aussi bien pour conclure un mariage, et pour bien d'autres choses encore. C'est pourquoi, après avoir mûrement réfléchi, et cela pour notre bon renom seulement, j'ai porté sur mon testament une somme que je ne possède point. [...] C'est là certes vaine forfanterie, mais l'opinion fait l'homme !⁷⁴

爰に秘密の内談有。手前よろしき人には、大分の金銀をもあづけ、縁組の為にもなり、彼是、勝手のよきおほし。それによつて、我分別して、世の聞え計に、ない金子を書置する事ぞ。[...]無用の僭上なれ共、人間は外聞⁷⁵

On peut comprendre qu'en tant que marchand, Zenzaemon soit soucieux du « renom dans le monde » (*yo no kikoe*) et de l'« opinion sociale » (*gaibun*) de sa maison. Pour le commerce ainsi que pour le mariage, il était important d'avoir une bonne

⁷⁴ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 162.

⁷⁵ *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 58.

renommée dans la société marchande.

Lorsque ses trois frères cadets lui réclament les deux mille doublons qu'ils croient avoir le droit de recevoir, Zen.emon refuse cette demande par crainte que le secret de la maison n'aille se divulguer⁷⁶. Il pense que cela entacherait la réputation de son père si cette affaire apparaissait au grand jour :

« C'est la honte de notre père étalée au grand jour, et si je tentais de me justifier, ce serait la ruine de notre maison. [...] Laisser déprécier le nom de son père est une impiété qui vous suit jusque dans l'autre monde ! Je ne regretterai donc point la vie ! »⁷⁷

「親の辱を躪し、又断り申せば、家の減法。[...]親の名を下す事、後の世迄の不孝なり。命惜からじ⁷⁸」

D'après la réflexion de Zen.emon, c'est une impiété que d'« étaler la honte de ses parents » (*oya no haji wo sarasu* 親の恥をさらす) ou de « laisser déprécier leur nom » (*oya no na wo kudasu* 親の名を下す).

C'est à cause des trois frères cadets que le secret de cette famille est divulgué⁷⁹. Ils ont étalé la honte de leur père aux yeux de tous et ont failli causer la ruine de leur maison. Malgré leur action honteuse, le sacrifice de Zen.emon sauve la réputation de la maison et efface la « honte » du père, permettant à la maison de continuer. Comme le dit

⁷⁶ « Gardez-vous d'ébruiter cette affaire ! Ce serait fâcheux ! » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 163.
「人に聞すな、心もとなし」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 59.

⁷⁷ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 163.

⁷⁸ *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 60.

⁷⁹ « le bruit de ces événements se répandit » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 164. 「子細聞つたへて」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 62.

la dernière phrase « Prospérité et ruine d'une maison, toujours, sont le fait de la piété filiale ou de l'impiété des enfants⁸⁰ », la piété filiale de Zen.emon l'emporte sur l'impiété filiale de ses frères.

Comme cet exemple le montre, le fait d'« étaler la honte » (*haji wo sarasu* 恥をさらす) de sa famille est présenté en tant que cause de l'effondrement d'une maison et comme une action non filiale.

On constate que ce motif est répété souvent dans les *Vingt parangons*. On trouve le même motif également dans le troisième chapitre du troisième volume « Le cœur dévoré par un simulacre de serpent » qu'on a examiné dans la première partie de ce mémoire. Lorsque son détournement de laque est rendu public, le héros Budayû se voit reprocher d'être un fils impie :

Il n'en fut aucun qui ne le maudît pour avoir jeté la honte sur son père, ni aucun qui le plaignît⁸¹.

Son crime au regard de la loi est de s'être approprié un bloc de laque qu'il a trouvé dans un torrent, mais il est surtout critiqué pour avoir couvert son père de honte. Pourquoi « étaler la honte » de ses parents ou « laisser déprécier leur nom » sont-ils considérés comme des fautes impardonnables ? C'est parce que une bonne renommée était une des choses les plus importantes dans les cités marchandes, comme Zenzaemon l'explique à ses fils. Une mauvaise réputation peut même causer la ruine de la maison.

⁸⁰ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 164. 「家栄へ、家滅ぶるも、皆これ、人の孝と不孝とにありける。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 62.

⁸¹ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 179. 「見る人、親の恥なりと憎み、哀と云者なし」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 85.

Nous allons revenir à la question de la honte dans la troisième sous-partie de ce mémoire.

Par ailleurs, on trouve un point commun entre ces deux histoires : les enfants commettent un crime par cupidité. Dans le quatrième chapitre du deuxième volume, trois frères causent involontairement la mort de leur frère et révèlent au grand jour le secret de leur famille en réclamant leur part d'héritage. Même après le suicide de leur grand frère, ils ne se soucient guère de lui et ne pensent qu'à chercher l'argent qu'ils imaginent caché dans les dépôts familiaux. Saikaku qualifie ces frères de « jeunes gens, aveuglés par la cupidité »⁸². Au début, ils étaient des enfants filiaux, mais la cupidité les a rendus impies.

A la fin de la scène des funérailles somptueuses du père, on trouve une phrase intéressante :

Il est vrai que l'argent aplanit jusqu'à la route de l'enfer ou du paradis⁸³.

地獄極樂の道も銭ぞかし⁸⁴。

Cette phrase semble venir d'un proverbe japonais, *Jigoku no sata mo kane shidai*, qui peut se traduire « L'argent décide de tout jusque dans les enfers ». La particule *zokashi*, soulignée dans la citation, a une valeur exclamative et marque une implication forte du locuteur. Grâce à cette particule, on peut constater l'apparition de l'auteur-narrateur qui attire l'attention des lecteurs sur le pouvoir de l'argent. Cette phrase semble annoncer le thème de l'argent abordé dans la suite de l'histoire.

Dans le troisième chapitre du troisième volume, Budayû va jusqu'à fabriquer un

⁸² SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 163. 「欲に目の見えぬ若者」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 59.

⁸³ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 162.

⁸⁴ *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 59.

simulacre de dragon pour effrayer les gens et s'appropriier toute la laque :

[...] aussi sa cupidité lui inspira-t-elle un profond stratagème ; il fabriqua un dragon habilement imité⁸⁵

Cette mauvaise action est due à sa cupidité. Même si son père lui conseille de s'arrêter, il ne renonce pas à s'appropriier la laque et finit par se noyer avec son fils. A cause du crime de Budayû, son père est forcé de quitter les lieux.

En somme, les *Vingt parangons* montrent que le désir des enfants peut servir d'amorce à l'impiété filiale. L'auteur décrit nettement le problème de la cupidité profondément lié à la vie marchande de cette époque.

Revenons une nouvelle fois au premier chapitre du premier volume des *Vingt parangons* « Dans la capitale actuelle aussi la vie est un emprunt ». Dans la première sous-partie, nous avons remarqué que cette histoire commençait par une leçon d'économie, plutôt que de piété filiale. L'auteur consacre de nombreuses lignes pour raconter la scène où le héros Sasaroku tente d'emprunter de l'argent, puis se fait dépouiller de la plus grande partie du montant prêté. Sasaroku essaie de tuer son père, car il n'a plus de moyen pour payer ses dettes. Comme le montre aussi cet exemple, on peut dire que l'argent est souvent au cœur des histoires d'impiété filiale.

Nous avons remarqué également que c'était le prêteur d'argent qui jouait le rôle le plus important dans le premier chapitre du premier volume. Dans la dernière phrase,

⁸⁵ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 179. 「猶欲心深きたくみして、細工の上手に龍をつくらせ」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 84.

« Quant au prêteur aveuglé par son avidité, peut-être la leçon lui aura-t-elle servi »⁸⁶, on trouve exactement la même expression que dans l'histoire de querelle de succession : *yoku ni me no mienu* 欲に目の見えぬ (aveuglé par son avidité).

UDO remarque que la piété et l'impiété filiale que décrit Saikaku reflètent la situation et les problèmes d'une société dont l'économie commence à se monétariser :

Les « mille doublons remboursables au double à la mort du père », qui sont à l'origine de la mauvaise action de Sasaroku, sont nés fatalement du fait de la concurrence furieuse entre les prêteurs d'argent. Dans ce cas-là, Saikaku n'a pas décrit la piété filiale comme un problème de vertu personnelle, mais comme un phénomène lié à l'époque et à la société, produite par les distorsions causées par l'urbanisation. C'est justement la question de la « piété » et l'« impiété filiale » actuelles à son époque⁸⁷.

L'économie monétaire dans laquelle l'argent passe avant tout devait exciter le désir des hommes et c'est sous l'effet de cette situation qu'ils tombaient dans le vice. Dans les *Vingt parangons*, Saikaku décrit l'impiété filiale d'enfants aveuglés par la cupidité, comme une situation caractéristique de son époque.

⁸⁶ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 124. 「欲に目の見えぬ金の借手は、今思ひあたるべし」
Taiyaku Saikaku zenshū 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 11.

⁸⁷ 「笹六を悪に走らせた「死一倍」は、銀貸屋相互の熾烈な貸し付け競争の中から必然的に生まれた。だとすれば、西鶴は孝を個人的な徳目の問題としてではなく、時代と社会との関連、すなわち、都市化によって生じたひずみが生み出すものとして描いた。それこそが当世的な「孝」「不孝」の問題である。」 UDO Yutaka 有働裕, *op.cit.*, p. 45.

3. L'intervention de la société

Dans cette partie, nous essaierons de saisir la piété et l'impiété filiales décrites dans les *Vingt parangons*. Dans les sous-parties 1 et 2, nous avons remarqué que les histoires d'impiété filiale des *Vingt parangons* avaient presque toutes pour cadre la famille marchande. A cette époque, les marchands ont gagné petit à petit une certaine indépendance dans l'organisation de leur vie et ont commencé à élaborer une morale pratique qui accorde une grande importance à la prospérité de la maison. Comme nous l'avons vu jusque-là, cette morale marchande est différente de la valeur de piété filiale véhiculée par les ouvrages de morale confucéenne. SOMEYA constate l'attitude de l'auteur qui observe flegmatiquement ce décalage :

C'est l'attitude de Saikaku qui essaie d'examiner à fond le décalage entre la piété filiale confucéenne venue de la Chine, d'une part, et la piété filiale ou la conception de la famille qu'on trouve en particulier chez les marchands ou les habitants des quartiers marchands au Japon⁸⁸.

Dans les cités marchandes, l'expression un « homme ordinaire » (*tsune no hito*) semble désigner celui qui exerce son propre métier et maintient le nom de famille sans distinction de richesse. Au contraire de l'« homme ordinaire », les enfants impies sont ceux qui commettent de mauvaises actions qui peuvent causer la ruine de leur maison.

⁸⁸ 「中朝伝来の儒教的孝道と日本の、特に商人・町人が行う孝あるいは家族観とはズレがあり、そのズレを冷静に見極めようとしている西鶴の姿勢である。」 SOMEYA Tomoyuki 染谷智幸, *op. cit.*, p. 277-278.

Nous avons vu également qu'« étaler la honte » (des parents) ou « laisser déprécier le nom » (des parents ou de la famille) peuvent être considérés comme des actions non filiales. Pour quelle raison ces actions sont-elles aussi critiquées ? Nous allons analyser plusieurs histoires des *Vingt parangons*, en prêtant attention à la relation entre la « maison-famille » et la société.

Voyons d'abord le premier chapitre du troisième volume « Cerisier défleuri de jeunes filles en fleurs » (*Musume zakari no chiri zakura* 「娘盛の散櫻」). Il s'agit de l'histoire d'une famille riche qui tient un commerce de friperie. Leurs cinq enfants sont toutes des filles (O.Haru お春, O.Natsu お夏, O.Aki お秋, O.Fuyu お冬 et O.Tome 乙女) et les parents sont fiers de leur beauté.

Cependant, cette maison est frappée par le malheur : quatre des cinq filles meurent l'une après l'autre en couches. Refusant le conseil des parents de se faire nonne, la cinquième fille O.Tome s'enfuit de la maison pour rejoindre celui qu'elle s'est choisie pour époux, un brigand. Elle revient dans la maison de ses parents avec son mari, pour voler leur bien, mais en s'enfuyant, les deux jeunes gens tombent dans un précipice, étalent leur honte aux yeux de tous et souillant le nom de leur famille⁸⁹.

Il est difficile de définir l'impiété filiale décrite dans cette histoire d'une seule manière. Au premier abord, l'action non filiale la plus visible est celle d'O.Tome qui néglige le conseil de ses parents, s'enfuit de la maison, se marie avec un brigand, puis revient pour dévaliser ses parents en les immobilisant à l'aide d'une natte.

⁸⁹ On trouve dans cette phrase encore le motif de la honte : « l'homme et la femme de la sorte étalant leur honte aux yeux de tous, souillèrent le nom du Fripier à l'étalage. » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 173. 「男も女も、眼前に恥をさらして、葛屋の名をくだしぬ。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 74.

Toutefois, on ne peut pas dire qu'elle soit la seule fille à pécher contre la piété filiale : ses quatre sœurs peuvent être considérées également comme ayant manqué au devoir de piété filiale dans la mesure où elles meurent avant leurs parents⁹⁰. L'auteur consacre de nombreuses lignes pour décrire ce qui est arrivé à ces quatre filles. Pourquoi un tel malheur leur est-il arrivé ? Comment peut-on lire cette histoire ?

Il ne s'agit pas d'un drame qui se joue uniquement entre les membres de la famille. On remarque dans ce chapitre la répétition du mot *hito* 人, qu'on peut traduire comme « personne », « gens », « autrui », ou « on ». Cette répétition souligne l'intervention de la société dans la vie interne de la famille. Nous allons étudier la manière dont cette intervention se produit.

D'abord, plusieurs personnes encouragent les parents qui se lamentent au sujet de la mort de leur fille aînée O.Haru :

« En ce monde il est des gens qui perdent leur enfant unique, mais vous, il vous en reste plusieurs autres, alors chassez votre affliction ! » Ainsi réconfortés par qui mûrement avait pesé les arguments [...] ⁹¹

⁹⁰ Les parents déplorent la mort de ses filles : « pouvait-il exister douleur pareille à la leur ? se disaient-ils, et les larmes ruisselaient de leurs manches quand ils traçaient des versets des Ecritures sur les planchettes de bois abandonnés au fil des eaux, quand ils dressaient les toiles pour les aspersion : prière des parents pour des enfants défunts s'en va à contre-courant, cruelle leur est la vie qu'ils n'ont pas pu quitter. » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 171. 「かゝる嘆きの、またも有べきか」と泪は、袖行水に経木を書いて、流れ灌頂を立、親の身の子を弔ふは、逆川に沈て、死なれぬ命のつらく」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 71.

⁹¹ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 167-170. 「世には、独りの子をうしなふも有に、いまだ数ある事なれば、愁へをはらせ」と、道理をよく考へし人に、いさめられて、思ひ流する吉野川、泡の消るならひと、それが事を忘れ」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 69.

Ces paroles encouragent les parents à accepter la mort de leur fille, et à oublier que ce malheur pourrait se reproduire.

Lorsque les gens accompagnent la deuxième fille O.Natsu à sa dernière demeure, une autre personne conseille aux parents de retirer l'enfant du ventre de cette fille avant l'enterrement :

Or voici ce que dit certaine personne à l'heure où l'on allait escorter la défunte vers la lande funeste : « D'une femme morte en cet état, à moins que d'une serpe on ne lui fende le flanc gauche à rebours pour en retirer l'enfant, la vie future est irrémédiablement compromise »⁹².

On ne saurait dire si cela est vrai ou faux. Toutefois, les parents font ce qu'elle leur a conseillé et oublient peu à peu leur chagrin.

Peu de temps après, sans repenser au décès de deux premières filles, ils décident d'adopter un gendre dans le but de le donner pour mari à leur troisième fille O.Aki. Là encore, ils suivent le conseil de « gens de voisinage » :

Des gens de voisinage s'entremirent pour leur faire prendre pour gendre un beau garçon d'une bonne famille, faisant valoir que ce leur serait une consolation ; ils s'en remirent donc à ceux-là [...]⁹³

⁹² SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 170. 「野べのおくりせし時、さる人のさし出ていへり。「かくある死人は、左鎌をうたせ、其身二つになさでは、浮む事なく、後の世覚束なし」というに」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 69.

⁹³ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 170. 「近所の人々、取持て、「よしある人の子どもに美男なるを、入縁にとらせ、思ひばらしに」といはれけるに、何事をも打まかせて」 *Taiyaku Saikaku*

Ces gens de voisinage avaient fait un bon calcul. O.Aki devient enceinte et meurt avant l'accouchement comme ses deux sœurs aînées.

Les parents provoquent un chagrin si fort qu'ils essayent de se suicider. Sans se soucier de leur douleur, les gens les persuadent de marier leur quatrième fille O.Fuyu :

On les entoura, on leur tint toutes sortes de discours, on leur fit de sévères remontrances, bref on les en dissuada, après quoi, comme on les incitait, sans même attendre que trente-jours se fussent écoulés, à marier au plus vite la quatrième fille, O.Fuyu, tous deux, dédiés à s'en remettre en tout à l'avis d'autrui, de dire : « Nous vous en prions, fût-ce sans nous consulter, veuillez régler cette affaire ! »⁹⁴

Dans ces phrases, l'intervention de la société est très visible grâce à la traduction française « on » qui signifie une tierce personne, et rend le terme japonais *hitobito* 人々 (« les gens »).

O.Fuyu, qui souhaite se faire nonne, est contrainte de se marier et finit elle aussi par mourir avant l'accouchement. Si les gens du voisinage n'étaient pas intervenus dans cette affaire, elle aurait peut-être pu vivre longtemps.

zenshū 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 70.

⁹⁴ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 171. 「おのおの取付、色々言葉を尽し、至極の異見を聞せ、思ひとどまりて後、三十五日もたつを待兼、「四ばんめの娘、お冬をすぐに娶給へ」といへば、ふたりの親、「万事は、人々の御料簡はもれじ」と、「何とぞ、我々にはきかせ給はず共、此首尾頼む」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 71.

Dans le texte, on peut facilement remarquer l'attitude des parents qui se laissent conduire par les gens de la société. Pourquoi les parents laissent-ils les gens intervenir sans cesse dans les affaires de la famille ?

C'est parce qu'ils se préoccupent de l'opinion des gens par-dessus tout exactement comme Zenzaemon dont on a parlé dans la deuxième sous-partie. Lors de la mort de leur troisième fille O.Aki, ils tentent de se suicider plus par honte, qu'à cause du chagrin de la mort de leur fille :

A ce point, il était à craindre que l'on en parlât en mauvaise part, aussi les parents, effondrés sur le corps, semblaient-ils prêts à se détruire⁹⁵

さりとは、外聞もよろしからず。不便は外になりて、死骸にかさなり、夫婦自害と見しを⁹⁶

Ils craignent d'avoir une mauvaise réputation à cause du décès de leur troisième fille. A cet endroit, une phrase est omise dans la traduction française : *fubin ha hoka ni narite* 不便は外になりて (« oubliant le chagrin que leur causait la mort de leur fille »). C'est-à-dire, ils se soucient tellement de l'opinion sociale (*gaibun* 外聞) qu'ils en oublient la pitié (*fubin* 不便) pour leur pauvre fille. Il est remarquable que pour eux l'opinion sociale passe avant la vie de leur fille, dont on pourrait penser qu'elle est la chose la plus précieuse pour les parents. Pourquoi ces parents sont-ils aussi soucieux de leur réputation auprès des gens de la société au point qu'ils sont dépourvus de la pitié

⁹⁵ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 171.

⁹⁶ *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 70-71.

pour leur fille ?

Dans la société marchande telle que la décrit Saikaku dans les *Vingt parangons*, la maison est intégrée dans la société et subit la contrainte de la communauté. Un marchand vit inévitablement au milieu des gens et ne cesse d'être l'objet de leur jugement. Quiconque commet une action qui contrevient aux valeurs de la société, devient aussitôt objet de critique. Dans les *Vingt parangons*, les enfants impies sont souvent retranchés de la société. Par exemple, dans le deuxième chapitre du quatrième volume « De la pointe du pinceau tracé sur l'appuie-tête » (*Makura ni nokosu fude no saki* 「枕に残す筆の先」), le héros et sa femme impies finissent par se donner mutuellement la mort parce que les gens rompent toute relation avec eux. Il est également possible qu'une maison finisse par être ruinée à cause de sa mauvaise réputation, comme on l'a vu dans l'analyse de l'histoire de querelle d'héritage. Certes, on trouve des enfants non filiaux qui subissent la punition céleste dans les *Vingt parangons*, mais la société se substitue souvent au Ciel.

Dans les cités marchandes, telle que les décrit Saikaku, où l'opinion sociale joue un premier plan, les notions de piété et d'impiété filiales pouvaient fluctuer au gré des demandes de la société. Lorsque la cinquième fille O.Tome arrive à l'âge de se marier, les parents lui conseillent de se faire nonne au contraire du cas d'O.Fuyu⁹⁷. MINOWA Yoshitsugu 箕輪吉次 signale la contradiction des parents :

⁹⁷ Lorsque cette fille souhaitait se faire bonzesse, on l'a considéré comme l'impiété filiale : « Estimant que ce serait là le comble de l'impiété à l'égard de ses parents » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 171-172. 「さもあれば、親の不孝の第一なり」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 71.

Dans cette histoire, les parents de cinq filles ont interdit à leur quatrième fille O.Fuyu de se faire nonne en considérant cela comme un acte d'impiété filiale tandis qu'ils y ont encouragé leur cinquième fille O.Tome. Ici aussi on peut signaler la diversité de la piété filiale : une action peut être à la fois filiale ou non filiale selon les circonstances. En outre, ce qu'on peut remarquer en considérant un tel enchaînement d'événements, c'est que cette histoire nous parle de la faute des parents qui sont prisonniers de l'opinion sociale et prennent des décisions en se fondant sur une notion unidimensionnelle de la piété filiale⁹⁸.

Comme le montre cet exemple, les *Vingt parangons* représentent une notion de piété filiale à la fois rigide et arbitraire. Certes, O.Tome se rend coupable de vol à main armée sur la maison de ses parents. Toutefois, peut-on dire qu'il soit impie de sa part de refuser la recommandation de ses parents qui lui imposent de devenir nonne ? O.Tome quitte la maison en revendiquant le droit de se marier, mais avec le souci d'épargner ses parents, au cas où elle serait frappée de la même malédiction que ses sœurs :

Elle conçut un dessein imprévu : puisqu'elle avait eu la chance de naître dans un corps humain, il serait dommage de ne point avoir de mari, mais elle éviterait de causer des ennuis à ses parents ; elle quitta donc en secret leur retraite et disparut sans laisser de trace⁹⁹.

⁹⁸ 「この一話の中で五人の娘の両親は、四女お冬に対しては出家をすることを不孝として否定し、五女の乙女には出家を勧める。一つの行為がある時は孝であり、ある時は不孝であるという孝の概念の多属性がここでも指摘される。そしてそのような展開から浮かび上がってくるのは、世の外聞にとらわれながら一元的な孝の概念からのみ行為を裁断しようとした、親の僻事の物語ということになる。」 UDO Yutaka 有働裕, *op.cit.*, p. 45.

⁹⁹ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 172. 「以の外の心入、「たまたま、人間に生を受けて、男と云物もたでは、口をしかりき。親達の養介にはならじ」と、忍て庵を立退、行方知ず成ぬ。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 73-74.

Les gens doivent considérer O.Tome comme une fille impie, qui ne respecte pas la volonté de ses parents et les tourmente. Cependant, elle aurait pu être une fille filiale si elle avait été à la place de ses sœurs. On peut même la considérer comme une victime de la conduite déraisonnable de ses parents. Mise au ban de la société, elle est obligée de s'abaisser jusqu'à vivre de rapines.

Comme on l'a vu, on peut donc trouver dans les *Vingt parangons* des personnages qui, ne pouvant pas vivre comme la société l'attend d'eux, se trouvent de ce fait exclus de leur communauté.

En somme, à travers cette œuvre, Saikaku présente aux lecteurs la nouvelle morale des cités marchandes, centrée sur la prospérité de la maison. Les *Vingt parangons* sont la première œuvre de Saikaku à aborder le sujet de la « maison-famille » et qui décrit principalement la vie dans les cités marchandes. Pour autant, ce n'est pas une œuvre qui montre uniquement la morale marchande. Nous avons également remarqué que la morale dans les cités marchandes était fluctuante, car elle était déterminée par les exigences de la société qui pouvait être variable. Saikaku ne manque pas de suggérer les contradictions et les problèmes qui peuvent être à l'origine d'actions d'impiété filiale.

De ce fait, on peut émettre l'hypothèse que l'auteur n'écrit pas des histoires seulement dans le but de faire la morale mais qu'il utilise le thème de l'impiété filiale pour parler des habitants dans les cités marchandes qui occupaient une place de plus en plus importantes dans le Japon de cette époque. Il semble que l'auteur a choisi ce thème comme thème central de ce recueil, car c'est un thème qui pouvait attirer l'attention des lecteurs qui lisaient très probablement des livres de morale.

Par ailleurs, nous avons parlé dans l'introduction de la place que les *Vingt parangons* occupent parmi les ouvrages de Saikaku. Les *Vingt parangons* sont classés parmi les recueils de contes divers, mais ne pourrait-on pas les considérer plutôt comme le premier recueil de contes marchands ? Le *Magasin perpétuel du Japon* (*Nippon eitaigura* 『日本永代蔵』), ouvrage généralement considéré comme le premier recueil de contes marchands, a été publié l'an cinq de l'ère *Jōkyō* (1689), deux ans après la publication des *Vingt parangons*. Il est bien possible que Saikaku avait conçu le projet d'un recueil de contes marchands lorsqu'il était en train d'écrire les *Vingt parangons*, car le décalage de dates entre la publication des *Vingt parangons* et du *Magasin perpétuel du Japon* n'est pas très important, et parce qu'il semble que Saikaku ait déjà voulu écrire des histoires sur la société marchande de son époque par le biais du thème de l'impiété filiale. SOMEYA considère les *Vingt parangons* comme un premier recueil de contes marchands.

On peut dire que les *Vingt parangons* préparent le terrain pour qu'apparaisse le *Magasin perpétuel du Japon*, qui est entièrement consacré au monde des habitants des cités marchandes et des marchands¹⁰⁰.

D'après SOMEYA, les *Vingt parangons* annoncent le *Magasin perpétuel du Japon* et les autres ouvrages faisant partie des contes marchands.

Revenons à la question de ce que l'auteur décrit dans les *Vingt parangons*. Nous avons constaté que Saikaku avait représenté dans les *Vingt parangons* les contradictions

¹⁰⁰ 「約一年後に出版された『日本永代蔵』という、町人・商人世界を全面的に言挙げする作品が登場するための、露払い的役割を負っていたとも言えるのである。」 SOMEYA Tomoyuki 染谷智幸, *op. cit.*, p. 277-278.

et les problèmes causés par une morale déterminée par l'échelle des valeurs de la société. A la fin de notre analyse du premier chapitre du troisième volume, nous avons émis l'hypothèse que l'auteur essayait de présenter aux lecteurs l'image d'un personnage incapable de satisfaire aux exigences de la société et se retrouvaient de ce fait en dehors de la communauté. En ce sens, on peut dire que les *Vingt parangons* dépassent le cadre d'ouvrage de morale.

Pour étayer cette hypothèse, nous allons analyser les *Vingt parangons* en les comparant avec d'autres œuvres de l'auteur dans la troisième partie.

Troisième partie : Les sens cachés des histoires d'impiété filiale

1. Mise en garde contre un amour excessif

Dans la deuxième partie de ce mémoire, nous avons analysé plusieurs histoires d'impiété filiale situées dans les cités marchandes. Nous avons émis l'hypothèse que l'auteur écrivait les *Vingt parangons* moins dans le but de faire la morale, que pour évoquer la vie des habitants des cités marchandes, en plein développement. Nous avons montré également la possibilité que cette œuvre fonctionne comme une introduction au *Magasin perpétuel du Japon* et aux autres ouvrages faisant partie des contes marchands.

A travers ces analyses, nous avons conclu que les *Vingt parangons* dépassaient le cadre des ouvrages de morale dont le but est vraiment de faire la morale. Pour vérifier cette hypothèse, dans la troisième partie de ce mémoire, nous essayerons d'analyser les *Vingt parangons* ainsi que d'autres œuvres de Saikaku qui semblent traiter du thème de l'impiété filiale.

Dans cette sous-partie, nous allons d'abord examiner principalement le deuxième chapitre du quatrième volume des *Vingt parangons*, « De la pointe du pinceau tracée sur l'appuie-tête » (*Makura ni nokosu fude no saki* 「枕に残す筆の先」) et également le deuxième chapitre du quatrième volume de la huitième œuvre de l'auteur *Une Ecrivoire de poche* (*Futokoro suzuri* 懷硯), « Dans le monde des bambous, on subit de rudes épreuves » (*Ukime wo misuru take no yononaka* 「憂目を見する竹の世の中」)

du point de vue de la relation entre mère et fils.

Dans « De la pointe du pinceau tracée sur l'appuie-tête », une relation triangulaire lie le héros Suketarô 助太郎, sa femme et sa mère. Il s'agit de l'histoire d'une mère très attachée à son fils et qui n'accepte pas de lâcher les rênes du ménage et de les passer à sa belle-fille. A la suite de la fuite de cette belle-fille qui la déteste, elle décide de se donner la mort à cause du chagrin qu'elle éprouve de ce que son fils soit allé rejoindre sa femme et ne revient pas à la maison. Durant sa vie, la mère se montre attentionnée envers son fils et semble être agréable envers sa belle-fille. Cependant, après son suicide, les jeunes époux constatent qu'elle a tracé au pinceau sur leur oreiller son testament, un dernier message dans lequel il semble qu'elle rejette subtilement la responsabilité de son suicide sur sa belle-fille. En effet, si l'on en croit la teneur du message en question, c'est bien parce que cette dernière la déteste que la mère se donne la mort. Le fils et son épouse meurent à leur tour en conséquence de ce message, puisqu'ils sont blâmés et mis au ban de la société, ce qui les poussent également au suicide.

Dans cette histoire, la relation entre la mère, son fils et la femme de celui-ci, est particulièrement complexe. C'est d'ailleurs ce qui distingue cette histoire parmi les autres histoires du recueil. Dans un premier temps, Suketarô fait preuve d'une attitude appropriée envers ses parents :

Il avait un fils nommé Sukétarô : fils unique, chance unique, dit-on, mais par chance, celui-ci était intelligent, attentif aux désirs de son père, et l'objet de louanges unanimes, bref, il faisait la joie de ses parents¹⁰¹.

¹⁰¹ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 195. 「助太郎と云る子を持ける。独りもひとりからと、利発にして、親の気を助け、諸人の讃られ者、親の身にしては一しほ嬉しかりき。」 *Taiyaku*

Comme le prénom l'indique (Suke 助 signifie aide), il possède un caractère docile et respecte les règles de la piété filiale. C'est seulement après que son épouse, ne pouvant supporter de vivre avec sa belle-mère, s'est enfuite de la maison, que son attitude change : il va au temple où sa femme se cache puis reste avec elle en abandonnant ses parents ainsi que sa maison. On ne peut donc pas dire que ce soit fondamentalement un fils non filial, comme les héros de certaines autres histoires. Pour comprendre que le comportement de Suketarô change après la fuite de sa femme, il suffit de lire la phrase suivante :

Suketarô à son réveil trouva le message laissé par le pinceau sur l'appuie-tête et, frappé de stupeur, répandit des larmes viriles¹⁰².

C'est à la suite de ce choc qu'il commence à se comporter comme un fils indigne et montre des signes d'impiété filiale.

Suketarô que l'amour de cette femme consumait, sans plus s'occuper de ses parents, s'en fut à ce couvent, et les époux pour deux existences prirent leur plaisir ; les jours ainsi s'ajoutèrent aux jours sans qu'ils revinssent au logis¹⁰³.

Saikaku zenshû 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 103-104.

¹⁰² SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 198. 「助太郎目覚て、枕に筆の形み、是はと、男泣、大かたならぬ嘆き」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 106.

¹⁰³ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 198. 「助太郎、此女を恋焦れ、親の事は外になして、彼寺に行て、夫婦は二世と戯れ、日数を重ね、宿に戻らず。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 106.

Comme le montre cette citation, le comportement de Suketarô et de sa femme est le caractère de l'impénétrabilité filiale : bien que par la suite leurs parents essayent de les convaincre de rentrer chez eux, Suketarô ignore leurs recommandations. Lui et son épouse abandonnent leur travail et leur domicile, ne se préoccupent plus de leurs parents. Cela signifie l'abandon complet des obligations filiales. Et comme ils refusent de rentrer chez eux, la société a tôt fait de se persuader que toute cette affaire est en réalité de la faute de la mère, qui doit très certainement persécuter sa bru : « La mère innocente fut taxée de cruauté¹⁰⁴ ». A la suite de cette affaire, la mère décide de se suicider.

On peut dire que c'est une histoire de fils non filial, mais la véritable coupable de meurtre indirect de la mère pourrait être en réalité sa femme, car c'est à partir du moment où sa femme s'enfuit que Suketarô commence à se comporter comme un fils impie.

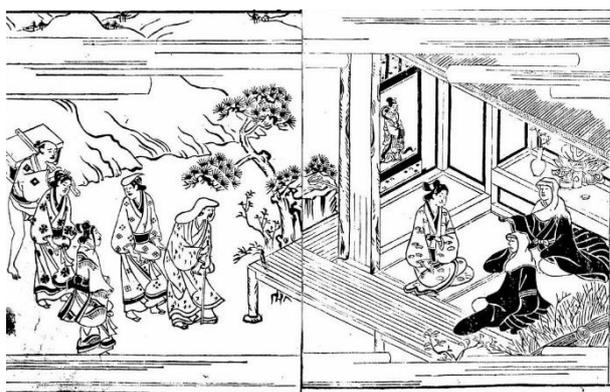


Image 2 : La scène où les parents viennent chercher leur bru au temple.

De ce fait, on peut penser que l'amour déraisonnable (en japonais *koi kogare* 恋)

¹⁰⁴ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 198. 「科なき母親、邪見の名を立ける。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 106.

焦れ) de Suketarô pour sa femme est la cause de son action impie.

Dans d'autres histoires des *Vingt parangons* aussi, on trouve que l'amour fonctionne comme déclencheur de l'impiété filiale. Par exemple, dans le troisième chapitre du deuxième volume, « Homme en étrange pays, bouddha de terre », le héros Tôsuke, fils unique d'un pauvre fabricant de hameçons d'Ise, repart en bateau malgré l'opposition de ses parents dans le but de revoir son amour qu'il a rencontrée lors de son premier voyage :

[...] si les passions sont l'ordinaire de l'homme, l'amour échappe à sa volonté. Lors de son premier voyage, en effet, alors que le bateau faisait escale à Shimoda, en Izu, il avait noué des relations passagères avec une fille qui habitait une hutte de jonc ; abandonnant donc sa maison natale, sans prendre congé de personne, il profita du départ du navire pour s'en aller à son bord¹⁰⁵.
欲は人の常なり、恋は人の外なり。最前下りし時、伊豆の下田に舟がりせしに、其苦の屋の女に、仮初の誓して、古郷の住みを捨、をのをのに暇乞なしに、出船有を幸に、乗行¹⁰⁶。

A cause de son deuxième départ, les parents de Tôsuke passent leur temps à déplorer son absence et finissent par mourir cinq ans plus tard.

Dans le texte original correspondant à la phrase soulignée, *Yoku ha hito no tsune nari, koi ha hito no hoka nari* 欲は人の常なり、恋は人の外なり (littéralement : « le désir est l'ordinaire de l'homme, l'amour dépasse l'homme ») , l'auteur donne son

¹⁰⁵ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 154-155.

¹⁰⁶ *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 51-52.

observation en utilisant le verbe *nari* なり pour exprimer un jugement. Le mot *yoku* 欲 que René SIEFFERT traduit comme « passions », signifie littéralement « désir ». Dans la deuxième partie de ce mémoire, on a remarqué que le désir d'argent pouvait être un des éléments qui rendent les enfants non filiaux. Dans la phrase ci-dessus, l'auteur oppose les désirs et la passion amoureuse. Et c'est à cause de l'amour que le héros fait une action indigne. Dans l'ensemble de son œuvre, Saikaku répète plusieurs fois que l'amour est profondément ancré dans le cœur des hommes et qu'il est difficile d'y renoncer. Il semblerait que l'amour puisse être la cause de l'impiété filiale tout comme l'avidité.

Revenons à l'analyse du deuxième chapitre du quatrième volume « De la pointe du pinceau tracée sur l'appuie-tête ». Pourrait-on conclure justement que c'est une histoire d'impiété filiale qui est causée par l'amour fou de Suketarô pour sa femme ?

Comme le titre indique, ce qui est important dans cette histoire, c'est le testament tracé sur l'appuie-tête :

« Il est constant que la bru, l'âge venant, devienne belle-mère. Redoutable est le cœur de l'homme, et c'est le loup que l'on craint, qui est doux en comparaison. Trop cher m'est mon fils pour que je regrette la vie, aussi la sacrifié-je afin que de ma bru pour mille ans la fleur ne tombe »¹⁰⁷

En lisant ces phrases, on ne peut s'empêcher de sentir l'amour fort de la part de la mère pour son fils. En effet, dès le début de l'histoire, on peut constater que les parents chérissent au plus haut point leur fils unique Suketarô. Il n'a ni frères ni sœurs entre

¹⁰⁷ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 198. 「世を見るに、嫁としよりて姑となる。人の心のおそろしきに艶しき狼を恐れる。子のかはゆさあまりて、おしからぬ身なれば、千とせもちらぬ花嫁子に、命をまいらす」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 107.

lesquels se répartissent leur admiration et leur amour.

Il est également important de souligner que le père n'apparaît guère et que tout au long de l'histoire, c'est la mère qui se préoccupe de son fils, comble ses moindres désirs et, lorsqu'il apparaît que celui-ci est follement amoureux de sa femme, elle se préoccupe également de celle-ci.

Etant très attachée à son fils, la mère se tourmente profondément après la fuite du jeune couple :

Peu lui importait, absorbée qu'elle était par la pitié que lui inspirait son fils unique : somme toute, la cause de tout cela était que sa bru la tenait pour importune !¹⁰⁸

Pour son fils chéri, elle n'hésite même pas à se donner la mort. Dans le message qu'elle avait tracé au pinceau sur l'oreiller du jeune couple, elle va jusqu'à dire qu'elle se sacrifie et meurt pour que son fils et sa belle-fille puissent ainsi vivre heureux.

Certes, c'est une histoire d'impiété filiale de Suketarô et de sa femme. Mais en même temps, la mère de Suketarô meurt des conséquences d'un amour trop vif pour son fils. L'amour que la mère a pour son fils se retourne contre elle et devient l'arme qui la tue.

Pour mieux comprendre la piété et l'impiété filiale entre la relation mère-fils décrites dans l'œuvre de Saikaku, nous allons ensuite voir une autre histoire dans *Une*

¹⁰⁸ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 198. 「それにもかまはず、独りの子なれば、不便とばかり思ひ込、「兎角は、嫁、我をうるさく思ふ故ぞ」と、終夜物案じて」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 106.

Ecritoire de poche (*Futokoro suzuri* 懷硯¹⁰⁹), huitième œuvre de l'auteur publiée quatre mois après la publication des *Vingt parangons*. Les histoires de ce recueil sont racontées par un narrateur qui s'appelle Banzan 伴山, moine voyageant dans les provinces¹¹⁰.

Le deuxième chapitre du quatrième volume, « Dans ce monde, on subit de rudes épreuves à cause des bambous » (*Ukime wo misuru take no yononaka* 「憂目を見する竹の世の中」) est de l'histoire d'un fils et de sa mère qui habitent ensemble à la campagne. Ce fils est qualifié de fils extrêmement filial dès le début de l'histoire :

Près de la tombe de Hitomaro à Iwami, où ce poète dit qu'il avait vu la lune de ce monde de ses propres yeux dans son dernier poème, il y eut un homme nommé Sakobê. Des lierres cachaient l'auvent partout pourri de sa maison, il n'arrivait pas tous les jours à faire monter la fumée le matin. Il se maria avec une femme qui lui allait parfaitement, mais il divorça d'elle, parce que son mariage pouvait l'amener à manquer à la piété filiale qu'il devait à sa mère. Il faisait tous les efforts pour pratiquer la piété filiale matin et soir. Le Ciel eut-il la pitié de cet homme ? Il devint riche, ayant gagné soixante-dix ou quatre-vingt doublons en sept ou huit ans. Cela était rare à cet endroit.¹¹¹.

¹⁰⁹ Le traducteur en japonais moderne de cette œuvre explique son caractère comme suit : « Dans *Une Ecritoire de poche*, on constate l'observation pénétrante par Saikaku de la réalité des hommes aveuglés d'attachement, dont le cœur oscille entre le bien et le mal. » 「『懷硯』には、「世の人心」の中でも執着心、我執の、善悪二道の間に揺れる実相への西鶴の鋭い洞察が見られる。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 5 vol., sous la direction d'ASO Isoji 麻生磯次 et FUJI Akio 富士昭雄, Meiji shoin, 1992, p. 316.

¹¹⁰ Dans la première partie de ce mémoire, nous avons remarqué que ce narrateur Banzan pouvait représenter l'auteur lui-même.

¹¹¹ 「うき世の月を見果ぬる岩見の国、人丸塚の邊にちかき在所に、左近兵衛といへる

Le héros Sakobê 左近兵衛 représente une partie de l'image d'un fils filial tel qu'est elle décrite dans les ouvrages de morale populaire. Pour sa mère, il va jusqu'à divorcer de sa femme. Comme les héros des histoires chinoises, son comportement filial et son sacrifice pour sa mère sont récompensés par le Ciel. De plus, il respecte également la morale marchande en exerçant son métier¹¹².

Cependant, le malheur frappe un jour cette maison pendant l'absence du fils : la mère est trouvée morte. Sakobê pense que le meurtrier est son voisin à qui il a demandé de venir s'occuper de sa mère pendant son absence, car il pense que son voisin est jaloux de sa fortune. Pour venger sa mère, il tue celui-ci sans peine, mais l'enquête des forces de l'ordre révèle que le véritable coupable n'est pas l'ami de Sakobê, mais une pousse de bambou qui a poussé du sol, sous la couche où dormait sa mère et l'a transpercée. Le fils filial finit par être exécuté pour le meurtre de son voisin innocent.

Une histoire comme celle de Sakobê, fils dévoué exécuté en raison d'un crime motivé par la piété filiale ne pourrait se trouver dans le recueil *Vingt parangons*, dont toutes les histoires sont consacrées à l'encouragement de la piété filiale. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'auteur choisit la pousse de bambou comme arme du meurtre de la mère. La pousse de bambou devait rappeler aux lecteurs la fameuse histoire d'un fils

男の、軒は蔦かづらのしげみにまばらの恥をかくし、朝けのけぶりたへだへなるにも、破鍋にとち蓋、似合しき女房をもとめけるに、独の老母に不孝にあたるとて離別し、みづから昼夜孝をつくしぬ。天よりこれをあはれみ給ふにや、七、八年のうちに七、八十両の分限、其所にはめづらし。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 5 vol., *Ibid.*, p.254-255.

¹¹² « A la mi-mai, il allait vendre des moustiquaires, des éventails, entre autres qu'il avait fabriqués au hameau à trente-deux ou trente-six kilomètres de la maison » 「此は五月の半かば、枕蚊帳・洪団扇・手細工などこしらへ、八、九里かたへの村里に売に行」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 5 vol., *Ibid.*, p. 255.

filial Menzong des *Vingt-quatre parangons de la piété filiale*, qui va chercher des pousses de bambou sous la neige pour sa mère. Saikaku utilise ce symbole de la piété filiale chinoise en tant qu'arme du meurtre de la mère dans *Une Ecritoire de poche* tandis qu'elle est une récompense par le Ciel pour le fils filial dans les *Vingt-quatre parangons de la piété filiale*. Dans l'histoire « Dans ce monde, on subit de rudes épreuves à cause des bambous », la piété filiale du fils n'est pas récompensée et il est même exécuté pour le meurtre de son voisin.

Comme on l'a vu dans la première partie de ce mémoire, l'auteur ironise dans la préface aux *Vingt parangons* sur le caractère irrationnel de la notion de piété filiale chinoise représentée par la pousse de bambou, où la récompense est attendue d'un miracle ou d'une faveur du Ciel¹¹³. On a vu également que Saikaku montrait une attitude critique envers cette notion chinoise dans ses poèmes, composés bien avant la publication des *Vingt parangons*¹¹⁴. Même si Saikaku ne le dit pas directement, on peut trouver dans ses œuvres une attitude critique envers une piété filiale excessive et déraisonnable.

Parmi les deux histoires qu'on a analysées, on peut remarquer qu'il est d'autant plus aisé à une mère de s'attacher à son fils ou un fils à sa mère du simple fait que les héros sont des fils uniques et que les acteurs de cette relation mère-fils sont de sexes opposés. La mère de Suketarô se donne sans compter à son fils et l'adore, tandis que Sakobê sacrifie toute sa vie pour sa mère. Et c'est par l'existence d'une relation

¹¹³ « Les pousses de bambou surgies sous la neige se trouvent chez le marchand des quatre-saisons » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 117. 「雪中の筍、八百屋にあり」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 3.

¹¹⁴ « Un enfant glacé. Lune sur la manche d'un fils filial. Où sont les pousses de bambou surgies sous la neige? » 「一子寒し親孝行の袖の月 どこにあらうか雪の筍」 *Haikai ôku kazu*, an quatre de l'ère *Enpô*.

particulièrement forte et intime que la mort des deux mères se produisent. On peut penser que Saikaku attire l'attention sur les dangers d'un attachement excessif d'un parent envers un enfant et inversement.

Par ailleurs, on trouve une contradiction dans les textes de l'histoire « De la pointe du pinceau tracé sur l'appuie-tête ». En effet, l'ensemble de l'histoire parle de l'impiété filiale des jeunes époux qui sont considérés comme coupables de la mort de la mère. Au premier abord, il semblerait que le bon caractère de la mère et la critique du comportement indigne de la bru qui déteste celle-ci soient soulignés :

Comme la bru était d'âge encore à porter des manches flottantes, la mère, craignant que les domestiques en prissent à leur aise et que le ménage ne s'en allât à tort et à travers, y allait voir à tout propos et veillait au moindre détail, si bien que la nombreuse valetaille accomplissait son service avec la plus grande exactitude ; ainsi en toutes choses le gouvernail était-il bien tenu, et l'on disait que dans l'entreprise de batellerie, la patronne avait en main la spatule à riz. Du matin au soir, toujours le mot pour rire, et malgré les années qui passaient toujours d'humeur égale, pleine de confiance pour l'avenir, elle travaillait à son gré et sans ménager sa peine. Cependant, comme il est de coutume, la bru détestait cette belle-mère pourtant si dépourvue de malice¹¹⁵

¹¹⁵ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 195-196. 「いまだ振袖の身なれば、下々も我まゝ出して、台所そこそこに、始末の事も心もとなく、母親、幾度となく見舞て、未々迄気を付給へば、あまたの下子共、奉公を大事に、影なく働きぬれば、万事艦の廻りて、「舟問屋の勝手は、是で持た、かみ様の御飯貝」と、いへり。朝夕おかしき事計仰られ、御年はよられても、お心ざし和颯利と、いづれも行末頼もしく未を任せ、骨をゝしまず働ける。され共、嫁の習ひとて、是程あしからぬ姑を嫉み」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 104-105.

La mère est qualifiée d'abord de « belle-mère pourtant si dépourvue de malice » puis d'« innocente », alors que les gens croient qu'elle a provoqué la fuite de la bru. Cependant, dans le préambule, on trouve des propos critiques contre les belles-mères qui refusent de céder le gouvernement de la maison à leurs brus :

Cependant, l'esprit de la femme étant borné, elle répugnera toujours à céder la maison à une bru.

A la ville comme à la campagne, tout ce que l'on peut voir et entendre le confirme¹¹⁶.

Comme les belles-mères qui sont critiquées dans le préambule, la mère de Suketarô revient souvent visiter le magasin même après avoir cédé la maison au jeune couple, sans doute pour le plus grand déplaisir de l'épouse de Suketarô. Le narrateur laisse entendre que la belle-fille doit être jalouse de sa belle-mère qui est admirée par les employés¹¹⁷, alors que c'est elle qui est désormais la patronne de la boutique. Même si la mère en est inconsciente, il est clair que c'est elle qui provoque la fuite de sa bru.

De plus, on ne peut pas manquer de remarquer que la mère trace son dernier message au pinceau à l'attention de son fils précisément sur l'appui-tête qui a auparavant servi au message d'adieu de sa bru et que ce testament peut être considéré comme ironique. Elle écrit, « (ma vie) la sacrifié-je afin que ma bru pour mille ans la fleur ne tombe ». Or le couple finira par se suicider, bien loin de vivre mille an à l'image d'une fleur éternelle. Le texte n'explique pas pour quelle raison elle laisse ce testament ironique sur l'oreiller

¹¹⁶ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 195. 「され共、女心は愚にして姫子に家を渡す事、いつ迄もをしみぬ。京も田舎も、見るに聞に其通りなり。」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 103.

¹¹⁷ 「其程あしからぬ姑を嫉み」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 103. Le verbe *sonemu* 嫉む est traduit littéralement « être jaloux de quelqu'un ».

de couple, mais on peut supposer que la mère prévoyait le résultat entraîné par son dernier message. Il ne serait pas exagéré de dire qu'elle exerce ainsi sa vengeance sur sa belle-fille, qui lui a enlevé son fils auquel elle est très attachée.

Nous avons formulé ces hypothèses de lecture en prêtant attention aux contradictions du narrateur et en lisant entre les lignes. UDO analyse ainsi le procédé narratif de l'auteur qui s'abstient volontairement d'évoquer les sentiments intérieurs des personnages :

L'auteur réussit à révéler une vérité qui ne peut jamais être contenue dans une morale et une critique « conventionnelles » en rapportant ce genre de « commentaires » d'observateurs extérieurs, sans rien dire des motifs intérieurs des personnages¹¹⁸.

Saikaku ne raconte pas tout, mais il est certain qu'il donne son message indirectement dans son texte. C'est au lecteur de trouver ce message en lisant avec attention, en consultant l'arrière-plan historique, ou en comparant ses œuvres les unes avec les autres.

¹¹⁸ 「登場人物の行動の内面的な理由が記されないまま、外部からのこのような「沙汰」が記されていることにより、決して「常套的」な教訓や評語の中に収まり切ることのない真実が浮かび上がってくる。」 UDO Yutaka 有働裕, *op. cit.*, p. 48.

2. Le succès des enfants non filiaux

Dans cette sous-partie, nous allons encore analyser les *Vingt parangons* ainsi que d'autres œuvres de Saikaku du point de vue de l'argent.

En effet, l'argent joue un rôle central dans les *Vingt parangons*. Comme on l'a vu, l'enrichissement ou la faillite de la maison sont un thème important dans les cités marchandes décrites dans les *Vingt parangons* : il faut gagner de l'argent pour maintenir et faire prospérer la maison. Et nous avons également constaté que la cupidité pouvait causer le comportement non filial des enfants. Par exemple, Sasaroku, héros du premier chapitre du premier volume « Dans la capitale actuelle aussi la vie est un emprunt », spéculait sur la mort de son père en empruntant de l'argent selon le système *shi ni ichibai*, expression que René SIEFFERT traduit comme « mille doublons remboursables au double à la mort de son père ». Il emprunte une grosse somme parce qu'il dépense son argent sans compter à s'amuser dans les quartiers de plaisir :

D'autre part, du côté de Muromachi, vers la Troisième Avenue, il y avait un fils de famille bien connu, dont le sobriquet était Sasaroku. Malgré sa jeunesse, depuis sept ans déjà, il dépensait avec les garçons comme avec les filles l'or et l'argent qu'il avait reçus. Son père, retiré des affaires, avait des réserves considérables, il en était certain, mais ne pouvant pas en disposer à sa guise et incapable de rompre avec sa vie dissolue, il chercha un entre metteur, et c'est ainsi qu'il s'adressa à Nagasakiya Denkurô et lui demanda de trouver le moyen de lui procurer mille

doublons remboursables au double à la mort de son père¹¹⁹.

Se divertir auprès des jeunes acteurs de *kabuki* et des courtisanes (*jaku jo* 若女) demande de grandes sommes d'argent. Même les millionnaires peuvent se ruiner à cause de visites fréquentes dans les quartiers de plaisir. Dans *La Lune de ce monde flottant* (*Saikaku okimiyage* 西鶴置土産), Saikaku consacre toutes les histoires à ce sujet. Sasaroku, ne pouvant pas utiliser la fortune familiale sans permission de son père, va emprunter de grosses sommes d'argent qu'il ne pourra pas rendre, et cela le pousse à ce qui est le comble du comportement non filial : une tentative de meurtre de son père. En somme, on peut dire que c'est la débauche dans les quartiers de plaisir qui est à l'origine de l'impiété filiale de cette histoire.

Dans les *Vingt parangons*, on trouve une autre histoire dont les héros se ruinent à force de débauche. Le premier chapitre du quatrième volume « Les deux chariots du bien et du mal » (*Zen aku futatsu no kuruma* 「善悪二つの車」) évoque l'histoire de deux fils de maisons marchandes qui épuisent toute la fortune familiale pour mener une vie dissolue :

Les bons amis sont rares, les mauvais compagnons sont tant et plus. D'une perversité égale, profonde autant que la mer, il était deux où ils se consumaient pour l'amour des courtisanes ; sur

¹¹⁹ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 122. 「又、室町三条の邊りに、かくれもなき歴々の子に、替名は笹六と云人、いかに若ければとて、七年此かたに、請取し金銀を、若女ふたつにつみやし、隠居の貯有に極りし分限なれ共、まゝならず、俄に浮世もやめがたく、手筋聞出し、長崎屋伝九郎を頼み、死一倍のかり金千両、才覚させけるに」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 20.

une barque rapide capable de franchir cinq lieues le temps de brûler un pouce de mèche à feu, chaque nuit, ils menaient grand tapage ; de gens qui de cœur et de corps se ressemblaient à ce point, même en la grande ville d'Hiroshima, il n'en était point d'autres¹²⁰.

L'auteur insiste sur le fait que ces deux personnages s'adonnent à la débauche jusque dans le sous-titre du chapitre : « A Hiroshima, qui faisait commerce de compagnie de débauche »¹²¹, sans même présenter les métiers que pratiquent les deux familles en question. Après avoir épuisé toute la fortune familiale, ils quittent leur province natale Aki, en abandonnant leur maison ainsi que leurs parents :

[...]abandonnant froidement leurs parents dans les provinces de l'ouest¹²²

親達をさらりと、西の国に捨置¹²³

En lisant cette phrase, on peut constater que ces deux personnages n'ont aucune pitié pour leurs parents, ce qu'exprime l'adverbe japonais *sarari* さらり qui signifie « sans aucune hésitation », souligné ci-dessus. Dès le début de cette histoire, les deux personnages sont décrits comme ayant un comportement ingrat envers leurs parents et cette absence de piété filiale est attribuée à leur goût pour la débauche, comme c'était

¹²⁰ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 189. 「能友はすくなく悪敷つれは有ものぞかし。同じ心の海ふかく、安芸国の宮嶋にかよひ、遊女狂ひに身を焦し、切火縄一寸のうちに、五里の所を早船にて、毎夜の噪ぎ中間二人、心から姿から、是程似たる人、世間廣嶋にも、又有まじ。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 96.

¹²¹ *Irogurui* signifie s'adonner à la débauche à la folie : SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 188. 「廣嶋に色狂ひの棒組屋」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 94.

¹²² SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 192.

¹²³ *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 96.

aussi le cas de Sasaroku.

Remarquons ici que l'image du personnage devenu non filial en raison de son goût pour la débauche n'est pas nouvelle dans l'œuvre de Saikaku. En effet, on la trouve dès la première œuvre de Saikaku *L'Homme qui ne vécut que pour aimer*, publiée en l'an deux de l'ère *Tenna* 天和 (1682). Le fameux héros de ce recueil Yonosuke, qui a des relations avec 3742 femmes et 725 garçons, est un fils de marchand dépourvu de piété filiale envers ses parents, comme la plupart des héros des *Vingt parangons*. Expulsé de la maison en raison de sa débauche, Yonosuke est forcé de vagabonder dans les provinces pendant sa jeunesse. C'est grâce à la mort de son père qu'il devient riche et peut consacrer toute la fortune familiale à se divertir dans les quartiers de plaisir¹²⁴. Il ne montre aucun chagrin à la mort de son père et commence sur le champ à dépenser avec les courtisanes la fortune que celui-ci lui a laissé. Ce personnage décrit comme un grand connaisseur des quartiers de plaisir est un vrai parangon d'impiété filiale.

STRUVE fait remarquer le lien entre le libertinage et l'économie de cette époque comme suit :

Les contes amoureux, dont le thème est l'amour et la courtisane, sont distingués des contes marchands qui donnent de l'importance sur la vie économique, mais on trouve en vrai pas mal de points communs. [...] Même du recueil *L'Homme qui ne vécut que pour aimer*, on peut dire qu'il est lié à l'économie. [...] En effet, le libertinage a forcément rapport à l'argent, et les contes amoureux ont de nombreux points liés à l'économie¹²⁵.

¹²⁴ Après la mort du père, la mère de Yonosuke lui donne les clés de tous les dépôts. (Ce que ne fait pas la mère de Wankyû.)

¹²⁵ 「恋や遊女をテーマにした好色物は経済生活に重きを置く町人物の作品とは区別

D'après STRUVE, on a tendance à considérer le quartier de plaisir, où les gens gaspillent leur argent sans fin, comme un monde en dehors de la vie marchande, qui donne de l'importance à l'épargne, mais ils sont étroitement liés.

Dans la *Vie de Wankyû* (*Wankyû issei no monogatari* 椀久一世の物語) aussi, on trouve une description indirecte du comportement non filial du héros envers sa mère. Au début de l'histoire, Wankyû 椀久, fils d'une famille marchande, se rend au sanctuaire Mino afin d'y prier la divinité de la richesse Benzaiten de lui accorder l'argent nécessaire pour mener une vie dissolue. Ayant obtenu grâce à l'intervention de la divinité les clés des dépôts familiaux, il commence à fréquenter les quartiers de plaisir, et à y dépenser tout l'argent familial jusqu'à sa ruine et sa mort.

HIROSHIMA Susumu 広嶋進 qualifie cet homme de personnage en dehors des normes de la société :

« S'amuser dans les quartiers de plaisir » est une activité en dehors de la vie quotidienne et improductive, et dans le premier volume Wankyû évolue dans un lieu qui est hors du monde de l'ordre de la vie ordinaire. [...] Le gaspillage du héros qu'on constate dans le premier ainsi que dans le deuxième volume s'oppose essentiellement aux normes marchandes (l'économie, l'esprit

されませんが、実は共通点が多いのです。[...]『好色一代男』のそれでも経済とかかわっていると云えます。[...]つまり好色は金と必然的に関係していて、好色物も経済にかかわる箇所を多く含んでいます。」 STRUVE Daniel, « Saikaku no bungaku ni okeru idô – idô suru shakai wo han.ei suru shôsetsu (Mouvement dans l'œuvre de Saikaku : roman reflétant une société en mouvement) », exposé au colloque « Hiraku Nihon, tojiru Nihon, ningen idôgaku kotohajime » à L'Université d'Osaka, le 23 avril 2016.

d'à-propos et la parcimonie). Le héros se trouve toujours dans un monde opposé à l'ordre et à la norme ordinaires¹²⁶.

On peut remarquer que Wankyû ne respecte pas la norme marchande, qui vise à l'enrichissement et au maintien du nom familial. Au lieu de cela, il provoque la ruine de sa maison et sa propre ruine. De plus, en lisant entre les lignes, on peut supposer qu'il n'est pas un fils filial avec sa mère. Le texte ne dit pas clairement comment Wankyû obtient les clés des dépôts, mais on peut imaginer que c'est grâce à la mort de sa mère qui était opposée à la dépense excessive de Wankyû. Ainsi, le fait de prier Benzaiten de lui accorder la fortune pourrait être le souhait de la mort de sa mère. Il est indubitable qu'il s'agit d'un homme dépourvu de piété filiale.

Comme on l'a vu, on trouve l'image des personnages non filiaux non seulement dans les *Vingt parangons* mais aussi dans les contes amoureux, qui sont écrits avant les *Vingt parangons*. Cependant, on ne trouve dans les contes amoureux aucune critique pourtant sur le comportement non filial des personnages comme ceux dont on a parlé ci-dessus. Ces deux personnages ne montrent aucun sentiment de culpabilité pour cela non plus.

Revenons au premier chapitre du quatrième volume des *Vingt parangons*. Il est remarquable que les héros de cette histoire Jinshichi 甚七 et Genshichi 源七 ne sont

¹²⁶ 「「遊び」こそは非日常的で、非生産的な事柄であり、上巻において彼は、日常の秩序の世界ではないところで活躍する。[...]そもそも、上下巻を通してみられる主人公の浪費行為こそは、商人の規範（始末・才覚・算用）と対立するものである。主人公は、一貫して日常の秩序・規範とは反対の世界にいるのである。」 HIROSHIMA Susumu 広嶋進, « Wankyû issei no monogatari no kôsei 『椀久一世の物語』の構成 dans *Kokubungaku kenkyû* 国文学研究 n° 84, Waseda daigaku kokubungakkai, 1984, p. 32-42, p. 41.

pas punis d'avoir épuisé leur fortune familiale et abandonné leurs parents comme les héros des contes amoureux, Yonosuke et Wankyû. Après avoir quitté leur pays natal, ils trouvent un moyen de vivre :

nos deux compères conçurent donc un stratagème, avec la complicité de deux vagabonds sans feu ni lieu, qui ne tenaient point sur leurs jambes ; à l'un Jinshichi confectionna un chariot sur lequel il fit monter ce vieil homme de soixante-dix ans passés, et, le traînant par les rues, d'une voix embuée de larmes, il disait : « Mon pays est la province d'Aki, mes années sont vingt et trois. Par je ne sais quel fatal enchaînement du destin, je ne parviens à nourrir mon vieux père, et je suis contraint, à ma grande confusion, de quêter sa subsistance. Me ferez-vous point la charité ? »¹²⁷

Profitant d'une caractéristique de la province de Bizen dont les habitants se montrent particulièrement charitables avec les enfants filiaux, ils commencent à demander l'aumône en se servant de deux vieux vagabonds qu'ils recueillent dans la rue et qu'ils présentent comme leurs pères. Grâce à ce « stratagème » (en japonais *saikaku* 才覚, qui est une notion clé des contes marchands, désignant un talent nécessaire aux marchands. Ce terme peut se traduire en français comme « esprit d'à-propos », « stratagème », « expédient », etc), ils parviennent tant bien que mal à vivre. Mais Saikaku va plus loin. Genshichi, le fils infilial, qui traite son vieux compagnon avec des

¹²⁷ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 192. 「二人の才覚出して、足腰の立ざる野臥の非人をかたらひ、甚七はかた輪車をつくりて、七十にあまる老人を乗て、町筋に出るより涙ぐみ、「国を申せば安芸の国、年を申さば廿三、いかなる因果の報にや、ひとりの親を養ひかね、面をさらし勧進す。何もお慈悲は御ざらぬか」と声かなしく、誠がましく嘆きしに」 *Taiyaku Saikaku zenshû* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 97-98.

égards dus à un vrai père, finit par être récompensé : à la fin de l'histoire, il est embauché par le fils guerrier de l'autre vagabond, qui se révèle être un homme de haute condition. Jinshichi, au contraire, qui se montre dur avec le vieillard dont il se sert comme d'un instrument pour mendier sa vie, est puni pour son attitude : il est forcé de quitter les lieux et finit par mourir comme un chien.

Cette histoire a ceci de particulier par rapport aux autres histoires de *Vingt parangons*, que son héros Genchishi, qui était un fils typiquement impie au début de l'histoire, réussit à s'en sortir au lieu d'être châtié, grâce à son comportement quasi filial envers son vieux compagnon, qu'il traite comme un vrai père. Il s'agit de l'une des deux histoires dans laquelle l'auteur décrit la réhabilitation et la réussite économique et sociale du héros, auparavant fils au comportement peu filial envers ses parents tandis que les héros des autres histoires ne se voient pas accorder cette chance de régénération. Prêtons attention à la clé de cette remontée : il s'agit du « stratagème » (*saikaku*). On trouve souvent ce mot dans la neuvième œuvre de l'auteur, le *Magasin perpétuel du Japon*.

Dans la deuxième partie de ce mémoire, nous avons émis l'hypothèse que les *Vingt parangons* constituaient un premier recueil de contes marchands et pourraient être classés dans cette catégorie. En lisant la préface des *Vingt parangons* et le début du *Magasin perpétuel du Japon*, on découvre un point commun qui unit ces deux œuvres : l'accent est mis sur l'économie. Voici la citation du début de l'histoire de *Magasin perpétuel du Japon*, qui semble fonctionner comme une préface :

La chose la plus importante dans une vie, à savoir les métiers qui font vivre, métier de guerrier, de paysan, d'artisan, de marchand, et sans en excepter moine ni prêtre, tous se doivent, conformément à l'oracle du grand dieu de l'Épargne, d'amasser or et argent. Car ceux-ci sont,

outre les deux parents qui vous ont donné la vie, les parents qui la maintiennent. [...] le chemin le plus court est-il d'exercer avec conscience sa profession¹²⁸.

Comme il le fait dans la préface des *Vingt parangons*, l'auteur montre la morale pratique marchande, qui met l'accent sur l'importance de l'argent et du métier familial, en allant jusqu'à mettre sur le même plan les parents et l'argent dans le but de montrer cette importance. La phrase soulignée conseille d'exercer son métier pour combler ses désirs, ce qui est recommandé également dans la préface des *Vingt parangons*, afin de pratiquer la piété filiale¹²⁹.

Il est également remarquable que le premier chapitre du premier volume du *Magasin perpétuel du Japon* « La fortune qui vint chevauchant au jour premier du cheval » (*Hatsuuma ha notte kuru shiawase* 「初午は乗つて来る仕合せ」) parle d'un marchand qui devient riche grâce à l'argent qu'il a emprunté, ce qui est le contraire de Sasaroku, héros du premier chapitre du premier volume des *Vingt parangons*, qui est ruiné à cause de l'emprunt qu'il a fait. Le héros du premier chapitre du premier volume du *Marasin éternel du Japon*, emprunte de l'argent au monastère de Mizuma, et gagne une

¹²⁸ SIEFFERT René, *Histoires de marchands*, Pof, 1990, p. 35. 「一生一大事身を過ぐるの業、士農工商の外、出家・神職にかぎらず、始末大明神の御宣託にまかせ、金銀を溜むべし。これ、二親の外に命の親なり。[...]近道にそれぞれの家職にはげむべし。」 *IHARA Saikaku shū* 井原西鶴集, 3 vol., sous la direction de TANIWAKI Masachika 谷脇理史, JINBO Kazuya 神保五彌 et TERUOKA Yasutaka 暉峻康隆, dans *Shinpen Nihon koten bungaku zenshū* 新編日本古典文学全集, Shôgakkan, 1996, p. 23.

¹²⁹ « Exercer son métier sans forcer ses dons, sans appeler à l'aide les dieux, et du produit de son travail procurer de quoi s'acquitter de ses devoirs filiaux, est à la portée d'un homme ordinaire. » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 117. 「天性の外、祈らずとも、夫々の家業をなし、祿を以て万物を調へ、教を尽せる人、常也。」 *Taiyaku Saikaku zenshū* 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 3.

grosse fortune en prêtant aux pêcheurs l'argent qu'il a emprunté¹³⁰. L'auteur ne manque pas de préciser que son enrichissement provient de ce qu'il a su faire preuve d'« intelligence » (*saikaku*) :

Celui qui, sans aucun héritage, fait fortune par sa seule intelligence, il est d'usage de l'appeler “riche” s'il dépasse les cinq cent mille écus d'argent. Au-delà d'un million d'écus, on le dit “magnat”¹³¹.

Dans la deuxième partie de ce mémoire, nous avons vu que la société marchande n'était pas encore très stable à cette époque et la maison marchande durait rarement plusieurs générations. On peut émettre l'hypothèse que l'auteur montre le seul moyen de devenir riche (*chōja* 長者) à travers cette œuvre : c'est le *saikaku*.

Dans le troisième chapitre du deuxième volume du *Magasin perpétuel du Japon* « Un Daïkoku qui avait de l'astuce sous le chapeau » (*Saikaku wo kasa ni kiru daikoku* 「才覚を笠に着る大黒」), l'auteur décrit l'histoire de succès commercial d'un

¹³⁰ Et voici son « stratagème » : « il avait, sur le couvercle de sa boîte à écritoire, écrit : “ A la bonne fortune”, y avait enfermé l'argent du monastère de Mizuma, et à chaque pêcheur qui prenait la mer, il en expliquait l'origine et lui en prêtait cent sous ; bientôt le bruit se répandait jusqu'aux rivages lointains que cet argent portait bonheur à l'emprunteur, et comme il tournait d'une année sur l'autre » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 38-39. 「掛硯に「仕合丸」と書き付け、水間寺の銭を入れ置き、漁師の出船に、子細をかたりて百問づつかしけるに、借りし人自然の福ありけると遠浦に聞き伝へて、せんぐりに毎年あつまりて」 IHARA Saikaku shū 井原西鶴集, 3 vol., *op. cit.*, p. 26-27.

¹³¹ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 39. 「惣じて、親のゆづりをうけず、その身才覚にしてかせぎ出し、銀五百貫目よりして、これを分限といへり。千貫目のうへを長者といへり。」 IHARA Saikaku shū 井原西鶴集, 3 vol., *op. cit.*, p. 27.

marchand Shinroku 新六, qui commence par dépenser la fortune familiale pour mener une vie dissolue, comme Genshichi des *Vingt parangons*¹³². A cause de sa dépense énorme, ce fils héritier provoque presque la ruine de sa maison et est chassé par son père. Nous retrouvons ici l'image d'un fils peu filial telle qu'on la trouve dans les *Vingt parangons*. Comme certains héros de cette œuvre, Shinroku est qualifié de scélérat :

Cela dit, pour qu'un père en arrivât à pareille extrémité, il avait fallu une scélérateuse peu commune¹³³.

Ayant été chassé de la maison sans aucun argent, Shinroku prend le chemin d'Edo. Sur le chemin, il trouve une idée de commerce : il vend du chien grillé en disant qu'il s'agit de loup calciné pour subvenir aux besoins du voyage. On peut remarquer que le narrateur reconnaît son talent pour le commerce que manifeste cette trouvaille en utilisant le mot *saikaku* : « En homme avisé »¹³⁴ (*Mazu ha saikaku otoko* 先づは才覚男¹³⁵).

A Edo, une autre idée de commerce lui arrive en parlant avec trois sans-abris. Avec l'aide d'un ami, il se rend au temple Tenjin pour vendre des pièces de coton aux

¹³² « l'aîné Shinroku, soudain se mit à dépenser or et argent sans compter aux jeux de l'amour » SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 68. 「惣領の新六俄に金銀を費やし、算用なしの色あそび」 *IHARA Saikaku shû* 井原西鶴集, 3 vol., *op. cit.*, p. 64.

¹³³ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 70. 「されば、親の身としてこれ程までうとまるる事、大方ならぬ悪心なり。」 *IHARA Saikaku shû* 井原西鶴集, 3 vol., *op. cit.*, p. 64.

¹³⁴ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 71.

¹³⁵ *IHARA Saikaku shû* 井原西鶴集, 3 vol., *op. cit.*, p. 66.

pèlerins à côté du lave-main. Trouvant chaque jour une nouvelle astuce pour le commerce, il réussit à devenir riche :

C'est ainsi qu'en moins de dix ans, on le dit riche à cinq mille doublons. Il passait pour l'homme le plus avisé de l'endroit, et chacun sollicitant ses conseils, tous considéraient sa présence comme une bénédiction¹³⁶.

十ヶ年たためうちに五千両の分限にさされ、一人の才覚者といはれ、新六が指図をうけて、所の人の宝とはなりける¹³⁷。

Dans cette phrase, le mot *saikaku* est également répété pour qualifier le héros. Cette histoire raconte la réussite d'un fils impie, chassé de sa maison, qui en fin de compte devient riche grâce à son *saikaku*. Une histoire comme celle de Shinroku, fils non filial en raison de sa débauche qui remporte un succès commercial, pourrait difficilement prendre place dans le recueil *Vingt parangons*, dont tous les héros sont punis pour leur comportement impie. A part l'histoire de Genshichi et le quatrième chapitre du cinquième volume « En quittant l'ancienne capitale, la pluie » (*Furuki miyako wo tachiide te ame* 「ふるき都を立出て雨」), dont le héros commence par être chassé de la maison et finit par avoir le succès commercial à Edo, comme l'histoire de Shinroku du *Magasin perpétuel du Japon*.

STRUVE explique l'impiété filiale de cette histoire comme suit :

Les gens se déplaçant entre Kyoto et Edo, cela forme les zones ambiguës d'insuccès ou de

¹³⁶ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 71.

¹³⁷ IHARA Saikaku *shû* 井原西鶴集, 3 vol., *op. cit.*, p. 70.

succès. Ce sont des lieux où le héros change. [...] L'« impiété filiale » dynamique, qui nie la maison, s'oppose à la « piété filiale » statique, dont le centre est la maison. [...] L'auteur décrit de manière humoristique dans ses œuvres le décalage entre la morale confucéenne, qui donne de l'importance à la piété filiale, et la réalité de la société marchande de cette époque¹³⁸.

Il semblerait que le départ du héros de sa maison familiale soit la cause de son succès ultérieur. La maison, qui contraint les enfants à se dépenser pour assurer sa prospérité, peut être en même temps un abri pour les enfants, qui ne leur permet sans doute pas de se dépasser et d'aller plus loin. Au contraire, être obligés de quitter la maison est pour les enfants non filiaux une épreuve où leur vie est mise en jeu. Comme le montre l'exemple de Genshichi et de Shinroku, Saikaku décrit des enfants qui acquièrent la vertu du *saikaku* à travers les épreuves que leur vie dehors de la maison.

Pour conclure, nous avons constaté un point commun entre les *Vingt parangons* et le *Magasin perpétuel du Japon*, en analysant la préface et la première histoire de ces deux œuvres. Ce point commun est l'accent mis sur la vie économique. Nous croyons que cette observation renforce notre hypothèse : les *Vingt parangons* fonctionnent comme une préface au *Magasin perpétuel du Japon* et aux autres ouvrages classés parmi les contes marchands. Nous avons également remarqué que l'auteur décrivait le succès des enfants non filiaux dans ses œuvres, ce qui peut être contradictoire avec l'encouragement

¹³⁸ 「京都と江戸の間に人が移動しながら、失敗したり成功したりする曖昧な地域が広がり、主人公が変質して行く場となります。[...]家を中心にした、静的な「孝」に対して、家を否定する、動的な「不孝」があるのです。[...]親孝行を重んじる儒学の道徳と当時の商人社会の現実との間にずれがあるということに注目してそれを作品に面白おかしく描いた」 Daniel STRUVE, *op. cit.*, p. 15.

à la piété filiale. Libérés de la contrainte de la maison, les enfants non filiaux trouvent des idées de commerce pour vivre et remportent un succès commercial. Dans une situation où la maison-famille était encore instable, l'auteur montre la possibilité d'atteindre le succès grâce à la vertu du *saikaku*. L'argent est « un parent qui maintient en vie » : à travers ses œuvres Saikaku présente une nouvelle réalité, qui met à mal les clichés de la morale traditionnelle, comme celle des *Vingt-quatre parangons de la piété filiale*.

Conclusion

Dans ce mémoire, nous avons fait l'analyse de *Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays* et d'autres œuvres de Saikaku dans le but d'étudier la particularité de *Vingt parangons*. Dans l'introduction, nous avons posé les questions suivantes : S'agit-il d'un livre de morale comme d'autres ouvrages de morale populaire ? Ou s'agit-il plutôt d'un ouvrage de divertissement ? Comment peut-on lire aujourd'hui cette œuvre à travers ses dispositifs complexes ?

Pour répondre à ces questions, nous avons d'abord examiné le dispositif narratif du recueil. Nous avons constaté que la différence avec les ouvrages de morale populaire résidait dans la présence de l'auteur-narrateur qui donne discrètement ses observations. En outre, à travers la comparaison avec le *Kagamigusa*, nous avons remarqué que les *Vingt parangons* étaient un ouvrage de divertissement, parce que l'auteur essaie d'amuser le lecteur en rendant ses histoires intéressantes et variées, et le rire joue un rôle central dans cette œuvre.

Ensuite, nous avons vérifié l'hypothèse selon laquelle l'auteur décrivait la nouvelle société marchande dont l'émergence va de pair avec l'apparition de l'économie monétaire à travers cette œuvre. Nous avons constaté qu'à travers ces histoires d'impiété filiale, l'auteur essayait de nous montrer ses observations sur la vie des gens dans les cités marchandes et toutes leurs contradictions. Nous avons également conclu que nous pourrions considérer les *Vingt parangons* comme une première œuvre pouvant être rattachée à la catégorie des recueils de contes marchands.

Enfin, nous avons examiné les *Vingt parangons* en les comparant avec d'autres

œuvres de l'auteur pour mieux faire apparaître des sens cachés dans le texte. Nous avons remarqué que ces messages pouvaient être en désaccord avec le but des livres de morale, qui encouragent la piété filiale.

Certes, il est hors de doute qu'on rencontre dans ces histoires des énoncés qui peuvent se rencontrer dans des ouvrages de morale. A commencer par la phrase dans la préface, « Gravés sur les planches, ils serviront, je l'espère, à encourager la piété filiale¹³⁹ », on trouve de nombreuses phrases qui préconisent la piété filiale dans cette œuvre. Mais, on peut constater que Saikaku, plutôt que de donner des leçons de morale, cherche à décrire la réalité de la vie des gens dans les cités marchandes. Le thème de l'impiété filiale peut être pour lui un outil pour donner sa vision de la société marchande. Et c'est par une lecture attentive qu'on arrive à saisir les différents sens que renferme ce texte.

Un traducteur des *Vingt parangons* en japonais moderne évoque ainsi l'écriture de Saikaku, en la comparant avec le style d'écriture du romancier contemporain SHIGA Naoya 志賀直哉 :

Ce qui distingue Saikaku des auteurs de livres imprimés de caractère didactique et de divertissement au 17^{ème} siècle avant Saikaku (*kanazōshi*) est l'attitude consistant à décrire la société de son époque de manière réaliste. Toutefois, il s'agit d'un réalisme différent du réalisme propre au roman contemporain que SHIGA Naoya a appris. On peut dire que Saikaku n'a pas réussi à se libérer de ce qui fait le caractère de la littérature d'anecdote, incapable de décrire des

¹³⁹ SIEFFERT René, *op. cit.*, p. 117. 「是を梓にちりばめ、孝にすゝむる一助ならんかし。」
Taiyaku Saikaku zenshū 対訳西鶴全集, 10 vol., *op. cit.*, p. 3.

personnages pleins de nuances[...]¹⁴⁰

Nous ne pouvons pas donner totalement notre adhésion à ce commentaire. Certes, les œuvres de Saikaku ne sont pas aussi longues que des romans modernes, et l'auteur ne décrit presque jamais les sentiments concrets des personnages. Elles sont loin d'être explicatives. Mais, cela ne veut pas dire qu'il ne pouvait pas les décrire. En effet, il ne les a volontairement pas décrits pour laisser réfléchir le lecteur. On peut émettre l'hypothèse que Saikaku a confié le soin au lecteur de lire avec attention son œuvre.

STRUVE fait remarquer la particularité du style d'écriture de l'auteur qui utilise volontairement l'ellipse, en parlant de :

particularité du style d'écriture de Saikaku, qui a volontiers recours à l'ellipse. Les liens entre les différents épisodes sont volontiers implicites¹⁴¹.

C'est au lecteur d'établir un lien entre les épisodes et de lire entre les lignes pour comprendre l'œuvre de Saikaku.

En somme, cette conclusion ne met pas un terme à notre étude. Loin de là, nous nous tenons sur le seuil d'une autre analyse. Cette étude s'arrête ici, mais nous croyons

¹⁴⁰ 「西鶴と仮名草子作者とを区別するものは、社会や時勢を現実的に描く写実的態度であったとする。ただしそれは、志賀直哉が感得したような近代小説的なリアリズムとは異なる。むしろ微妙な心の陰影を宿すような人物を描きえない説話文学の特性から脱却できなかつたものであり[...]」 *Honchô nijû fukô* 本朝二十不孝, sous la direction de YOKOYAMA Shigeru 横山重 et ONO Susumu 小野晋, Iwanami bunko, 1963, p.248.

¹⁴¹ STRUVE Daniel, « Traduire le style de Saikaku » dans *Les défis des traducteurs*, Suiseisha, 2019, p. 78-93, p. 83.

que nous sommes parvenus à faire ressortir une partie des particularités des *Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays*, qui est une œuvre ingénieuse et pleine de procédés narratifs complexes. Dans ce mémoire, nous n'avons pas commenté toutes les histoires de *Vingt parangons*. Nous en laissons certaines de côté qui pourrait faire l'objectif d'analyses semblable et donc d'enrichir encore la lecture de l'œuvre. Pour terminer, citons une phrase de la postface de *L'Homme qui ne vécut que pour aimer* :

Même si les bras atteignent la vaste mer de Naniwa, il est difficile de puiser dans le cœur des hommes si bien qu'on ne le fait pas¹⁴².

Saikaku dit clairement dès sa première œuvre la complexité du *hito no kokoro* 人の心 (les émotions, les sentiments, les pensées, les représentations sociales etc). C'est aujourd'hui encore la tâche des lecteurs de continuer à y réfléchir en lisant son œuvre.

¹⁴² 「ひろき難波の海に手はとどけども、人の心は斟みがたくてくまず」 IHARA Saikaku shū 井原西鶴集, 1 vol., *op. cit.*, p. 250.

Bibliographie

Œuvres de Saikaku :

Taiyaku Saikaku zenshû 対訳西鶴全集, 4 vol., sous la direction d'ASÔ Isoji 麻生磯次 et FUJI Akio 富士昭雄, Meiji shoin, 1978.

Taiyaku Saikaku zenshû 対訳西鶴全集, 5 vol., sous la direction d'ASÔ Isoji 麻生磯次 et FUJI Akio 富士昭雄, Meiji shoin, 1992.

Taiyaku Saikaku zenshû 対訳西鶴全集, 10 vol., sous la direction d'ASÔ Isoji 麻生磯次 et FUJI Akio 富士昭雄, Meiji shoin, 1993.

IHARA Saikaku shû 井原西鶴集, 1 vol., sous la direction de TERUOKA Yasutaka 暉峻康隆 et HIGASHI Akimasa 東明雅, dans *Shinpen Nihon koten bungaku zenshû* 新編日本古典文学全集, Shôgakkan, 1996.

IHARA Saikaku shû 井原西鶴集, 2 vol., sous la direction de MUNEMASA Isao 宗政五十緒, MATSUDA Osamu 松田修 et TERUOKA Yasutaka 暉峻康隆, dans *Shinpen Nihon koten bungaku zenshû* 新編日本古典文学全集, Shôgakkan, 1996.

IHARA Saikaku shû 井原西鶴集, 3 vol., sous la direction de TANIWAKI Masachika 谷脇理史, JINBÔ Kazuya 神保五彌 et TERUOKA Yasutaka 暉峻康隆, dans *Shinpen Nihon koten bungaku zenshû* 新編日本古典文学全集, Shôgakkan, 1996.

Saikaku zenshû 西鶴全集, 9 vol., sous la direction de TERUOKA Yasutaka 暉峻康隆, Shibundô, 1953.

Honchô nijû fukô 本朝二十不孝, sous la direction de YOKOYAMA Shigeru 横山重 et ONO Susumu 小野晋, Iwanami bunko, 1963.

Traductions de Saikaku :

BONMARCHAND Georges, *Cinq amoureuses*, Gallimard, 1959.

BONMARCHAND Georges, *Vie d'une amie de la volupté*, Gallimard, 1975.

SIARY Gérard avec la collaboration de NAKAJIMA-SIARY Mieko, *L'Homme qui ne vécut que pour aimer*, Philippe Piquier, Arles, 2001.

LÉVY Christine, *Vie de Wankyu*, Philippe Piquier, 1990.

SIEFFERT René, *Contes des provinces (suivi de Vingt parangons d'impiété filiale de notre pays)*, Pof, 1985.

SIEFFERT René, *Histoires de marchands*, Pof, 1990.

Textes classiques :

Kagamigusa 鏡草, sous la direction de Nihon sôgô kyôiku kenkyûkai 日本総合教育研究会, Kôrosha, 1990.

Yamato nijûshi kô fukusei(jô) 大和二十四孝 複製 (上), sous la direction de YOSHIDA Kôichi 吉田幸一, Kotenbunko, 1973.

Yamato nijûshi kô fukusei(ge) 大和二十四孝 複製 (下), sous la direction de YOSHIDA Kôichi 吉田幸一, Kotenbunko, 1974.

Yamato nijûshi kô honkoku(jô) 大和二十四孝 翻刻 (上), sous la direction de YOSHIDA Kôichi 吉田幸一, Kotenbunko, 1973.

Yamato nijûshi kô honkoku(ge) 大和二十四孝 翻刻 (下), sous la direction de YOSHIDA Kôichi 吉田幸一, Kotenbunko, 1974.

Études en japonais :

EMOTO Hiroshi 江本裕, *Saikaku kenkyû shôsetsu hen* 西鶴研究 小説篇, Shintensha, 2005.

FUJIKAWA Masae 藤川雅恵, « Shokokubanashi to shitenô Honchô nijû fukô 諸国ばなしとしての『本朝二十不孝』 » dans *Aoyama gobun* 青山語文 n° 27, Aoyamaga gakuin daigaku, 1997, p. 71-82.

INOUE Toshiyuki 井上敏幸, « Honchô nijû fukô no hôhō — Nijûshi kô setsuwa wo tegakari ni 『本朝二十不孝』の方法—『二十四孝』説話を手懸りに » dans *Gobun kenkyû* 語文研究 n° 31, 32, Kyûshû daigaku kokubungakkai, 1971, p. 149-163.

INUI Hiromi 乾宏己, « Ôsaka chônin shakai to Saikaku 大阪町人社会と西鶴 » dans *Saikaku shin tenbô* 西鶴新展望, Benseisha, 1993, p. 71-90.

INUI Hiroyuki 乾裕幸, *Haikaishi Saikaku* 俳諧師西鶴, Maeda shoten, 1979.

Kokubungaku kaishaku to kanshō bessatsu 国文学解釈と鑑賞 別冊 sous la direction de KIGOSHI Osamu 木越治, Shibundô, 2005.

HAMADA Sachiko 濱田幸子, « Saikaku Honchô nijû fukô to Nijûshi kô 西鶴『本朝二十不孝と二十四孝』 » dans *Bukkyô daigaku daigakuin kiyô Bungakukenyûka hen* 佛教大学大学院紀要 文学研究科篇 n° 37, Bukkyô daigaku, 2009, p. 111-124.

HASEGAWA Tsuyoshi 長谷川強, *Saikaku wo yomu* 西鶴を読む, Kasamashoin, 2003.

HATANAKA Chiaki 畑中千晶, *Kagami ni utsutta Saikaku — Honyaku kara aratana yomi he* 鏡にうつった西鶴—翻訳から新たな読みへ, Ôfû, 2009.

HAYAKAWA Yumi 早川由美, « Honchô nijû fukô no fukômusume tan — Musume to seken wo megutte 『本朝二十不孝』の不孝娘譚—娘と世間をめぐる » dans *Nagoya daigaku kokugo kokubun* 名古屋大学国語国文 n° 81, Nagoya daigaku kokugo kokubun gakkai, 1997, p. 15-27.

- HINOTANI Teruhiko 檜谷昭彦, « Honchô nijû fukô 本朝二十不孝 » dans *Kokubungaku kaishaku to kanshō* 国文学解釈と鑑賞 n° 25, Shibundô, 1960, p. 98-103.
- HIRABAYASHI Kaori, « Saikaku ni okeru mi — Honchô nijû fukô no baai 西鶴における〈身〉 — 『本朝二十不孝』の場合 » dans *Nagano ken tanki daigaku kiyô* 長野県短期大学紀要 n° 56, Nagano ken tanki daigaku, 2001, p. 111-127.
- HIROSHIMA Susumu 広嶋進, « Wankyû issei no monogatari no kôsei 『椀久一世の物語』の構成 » dans *Kokubungaku kenkyû* 国文学研究 n° 84, Waseda daigaku kokubungakkai, 1984, p. 32-42.
- HORIKIRI Minoru 堀切実, *Yomikae rareru Saikaku* 読みかえられる西鶴, Perikansha, 2001.
- Edo bungaku kenkyû* 江戸文学研究, sous la direction de JINBO Kazuya 神保五彌, Shintensha, 1993.
- KATAOKA Ryôichi 片岡良一, *Ihara Saikaku* 井原西鶴, Sibundô, 1926.
- Saikaku shin tenbô* 西鶴新展望, sous la direction de MAEDA Kingorô 前田金五郎, Benseisha, 1993.
- MINOWA Yoshitsugu 箕輪吉次, « Honchô nijû fukô no haikai — Sono nijigenteki sekai 『本朝二十不孝』の背景—その二次元的な世界 » dans *Gakuen* 学苑 n° 541, Shôwa joshi daigaku kôyô kai, 1985, p. 137-148.
- MIURA Kunio 三浦邦夫, « Honchô nijû fukô ron 「本朝二十不孝」論 » dans *Kenkyû kiyô* 研究紀要 n° 6, Kenkyû kiyô, 1971, p. 1-8.
- MIZUTA Jun 水田潤, *Saikakuron josetsu* 西鶴論序説, Ôfû, 1973.
- NISHIJIMA Atsuya 西島孜也, « Honchô nijû fukô ron josetsu — Seirutsu to shudai to hôhō 『本朝二十不孝』論序説—成立と主題と方法 » dans *Mukogawa kokubun* 武庫川国文 n° 33, Mukogawa joshi kokubun gakkai, 1989, p. 22-32.
- NOMA Kôshin 野間光辰, *Saikaku shinshinkô* 西鶴新新攷, Iwanami, 1981.
- ÔKUBO Junko 大久保順子, « Honchô nijû fukô Ato no hagetaru yomeiri nagamochi ron — Hyôgo no hyôgen wo megutte 『本朝二十不孝』「跡の剥げたる嫁入長持」論—「評語」の表現をめぐって » dans *Bunka* 文化 n° 55, Tôhoku daigaku bungakukai, 1992, p. 163-179.
- ÔKUBO Junko 大久保順子, « Honchô nijû fukô to sata — Maki 3 no 2, 4 no 2 no hôhō 『本朝二十不孝』と「沙汰」—巻三の二、四の二の方法 » dans *Bungei kenkyû* 文芸研究 n° 131, Nihon bungei kenkyûkai, 1992, p. 33-43.
- SATAKE Akihiro 佐竹昭広, *E iri Honchô nijû fukô* 絵入本朝二十不孝, Iwanami, 1990.
- SHINOHARA Susumu 篠原進, « Honchô nijû fukô — Hyôshô no mori 『本朝二十不孝』—表象の森 », dans *Aoyama gobun* 青山語文 n° 29, Aoyamaga gakuin daigaku, 1999, p. 118-131.
- SHIRAKURA Kazuyoshi 白倉一由, *Saikaku bungei no kenkyû* 西鶴文芸の研究, thèse, 1995.
- Saikaku to ukiyozôshi kenkyû* 西鶴と浮世草子研究, 2 vol., sous la direction de TAKADA Mamoru 高田衛 et UDÔ Yutaka 有働裕, Kasama shoin, 2007.
- SOMEYA Tomoyuki, « Kinsei bungei ni oite parodie toha nan datta no ka — Ihara Saikaku Honchô

nijû fukô wo chûshin ni 近世文芸においてパロディとは何だったのか — 井原西鶴『本朝二十不孝』を中心に » dans *Parodie to nihon bunka* パロディと日本文化, sous la direction de TZVETANA Kristeva, Kasamashoin, 2014, p. 272-289.

STRUVE Daniel, « Saikaku ni okeru kane to iro no ronri — Tsurezuregusa tonon kanren wo chûshin to site 西鶴における金と色の論理—徒然草との関連を中心として » dans *Saikaku to ukiyozôshi kenkyû* 西鶴と浮世草子研究, 3 vol., sous la direction de TANIWAKI Masachika 谷脇理史, SUGIMOTO Kazuhiro 杉本和寛 et SUGIMOTO Yoshinobu 杉本好伸, Kasama shoin, 2010, p. 61-74.

STRUVE Daniel, « Shakuyô to kumikomi Ihara Saikaku no *Kôshoku seisu ki* 5-1 wo kangaeru 借用と組み込 井原西鶴の『好色盛衰記』五の一を考える » dans *La littérature japonaise par-delà les frontières* 境界を越える日本文学研究, Ningen bunka kenkyû kikô kokubungaku kenkyû shiryôkan, 2007, p. 18-23.

STRUVE Daniel, « Traduire le style de Saikaku » dans *Les défis des traducteurs*, Suiseisha, 2019, p. 78-93.

TANIWAKI Masachika 谷脇理史, *Kinsei bungei he no shiza* — *Saikaku wo jiku to shite* 近世文芸への視座—西鶴を軸として, Shintensha, 1999.

Saikaku he no shôtai 西鶴への招待, sous la direction de TANIWAKI Masachika 谷脇理史, Iwanami, 1995.

TANIWAKI Masachika 谷脇理史, « Honchô nijû fukô ron josetsu 「本朝二十不孝」論序説 » dans *Kokubungaku kenkyû* 国文学研究 n° 36, Waseda daigaku kokubungakkai, 1967, p. 79-91.

TANIWAKI Masachika 谷脇理史, *Saikaku kenkyû josetsu* 西鶴研究序説, Shinten sha, 1981.

Saikaku to ukiyozôshi kenkyû 西鶴と浮世草子研究, 3 vol., sous la direction de TANIWAKI Masachika 谷脇理史, SUGIMOTO Kazuhiro 杉本和寛 et SUGIMOTO Yoshinobu 杉本好伸, Kasama shoin, 2010.

TATSUMICHI Chiaki 立道千晃, « Honchô nijû fukô ni okeru kôdôkan — Dôjidai ishiki kara no saikentô 『本朝二十不孝』における孝道観—同時代意識からの再検討 » dans *Kinsei bungei kenkyû to hyôron* 近世文芸 研究と評論 n° 38, Kinsei bungaku kenkyû to hyôron no kai, 1990.

TERUOKA Yasutaka 暉峻康隆, *Saikaku hyôron to kenkyû jô* 西鶴 評論と研究 上, Chûôkôronsha, 1948.

UDÔ Yutaka 有働裕, *Saikaku Yami heno gyôshi* — *Tsunayoshi seikenka no reality* 西鶴 闇への凝視—綱吉政権下のリアリティー, Miyai shoten, 2005.

UDÔ Yutaka 有働裕, « Honchô nijû fukô kenkyûshi note 3 — Taseitekina hanashi no kûkan wo dô toraeruka 『本朝二十不孝』研究史ノート (三) —多声的な「はなし」の空間をどう捉えるか » dans *Kokugo kokubungakuhô* 国語国文学報 n° 64, Aichi kyôiku daigaku, 2004, p. 39-53.

UEDA Kazuo 植田一夫, « Honchô nijû fukô ron 本朝二十不孝論 » dans *Nihon bungaku* 日本文学 n° 25, Nihon bungaku kyôkai, 1976, p. 64-73.

UKIHASHI Yasuhiko 浮橋康彦, « Honchô nijû fukô ni okeru aku no zôkei 『本朝二十不孝』における悪の造形 » dans *Niigata daigaku kyôiku gakubu kiyô* 新潟大学教育学部紀要 n° 11, Niigata daigaku kyôiku gakubu, 1970, p. 77-85.

YANO Kimio 矢野公和, *Saikaku ron* 西鶴論, Wakakusa shobô, 2003.

YOKOYAMA Shigeru 横山重 et ONO Susumu 小野晋, *Honchô nijû fukô kaisetsu* 『本朝二十不孝』解説, Iwanami, 1963.

FUJIWARA Katsumi 藤原克己, « Kamakura jidai ni okeru hakushi juyô to moraliste bungaku no keisei — Chômei, Mujû, Kenkô 鎌倉時代における白詩受容とモラリスト文学の形成—長明・無住・兼好 » dans *Setsuwa no kaiiki* 説話の界域 sous la direction de KOJIMA Takayuki 小島孝之, Kasama shoin, 2006, p. 35-49.

KASAI Kiyoshi, « Kôshiden no eikyô to sôzô — Saikaku no Honchô nijû fukô made no gaikan 孝子伝の影響と創造—西鶴の『本朝二十不孝』までの概観 » dans *Kôbe daigaku bungakkai kenkyû* 神戸大学文学会研究 n° 29, Kôbe daigaku bungakkai, 1962, p. 1-14.

KATSUMATA Motoi 勝又基, *Oyakôkô no edo bunka* 親孝行の江戸文化, Kasama shoin, 2017.

KONISHI Jinichi 小西甚一, « Bashô to gûgensetsu 1 芭蕉と寓言説 (一) », dans *Nihon gakushi in kiyô* 日本学士院紀要 n° 18-2, Nihon gakushi in, 1960, p. 97-118.

KONISHI Jinichi 小西甚一, « Bashô to gûgensetsu 2 芭蕉と寓言説 (二) », dans *Nihon gakushi in kiyô* 日本学士院紀要 n° 18-3, Nihon gakushi in, 1962, p. 145-184.

MISHIMA Yukio 三島由紀夫, « Ugetsu monogatari ni tuite 雨月物語について » dans *Bungaku ôrai* 文学往来, Kamakura bunko, 1949.

WATANABE Hiroshi, *Kinsei nihon shakai to sôgaku* 近世日本社会と宋学, Tôkyô daigaku shuppan sha, 2010.

SHEN Xiuyi 申秀逸, « Chû-nichi dentô no 'ie' sôzoku seido no hikaku 中日伝統の「家」相続制度の比較 » dans *Chiba daigaku jinbun shakai kagaku kenkyû* 千葉大学人文社会科学研究 n° 6, Chiba daigaku jinbun shakai kagaku kenkyû-ka, 2008, p. 1-17.

Études en français :

STRUVE Daniel, *Ihara Saikaku, un romancier japonais du XVIIe siècle*, Presses Universitaires de France, 2001.

STRUVE Daniel, « En descendant le fleuve Yodo » dans *Cipango* n° 6, Inalco, 1997.

STRUVE Daniel, « Le narrateur chez Saikaku : A propos du chapitre I,6 de *Kôshoku ichidai otoko* » dans *Autour de Saikaku : le roman en Chine et au Japon aux XVIIe et XVIIIe siècles*, sous la direction de STRUVE Daniel, les Indes savantes, 2004, p. 31-41.

Articles méthodologiques :

BAKHTINE Mihaïl, *La Poétique de Dostoïevski*, trad. KOLITCHEFF Isabelle, Seuil, 1998.

BARTES Roland, *La préparation du roman : Cours au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Seuil, 2015.

CROSSMAN WIMMERS Inge, « Thématique et poétique de la lecture romanesque » dans *Communication*, sous la direction de Claude Bremond et Thomas G. Pavel, Seuil, 1988, p. 63-77.

GENETTE Gérard, *Fiction et diction*, Seuil, 1991.

HAMON Philippe, *Texte et idéologie*, Presses Universitaires de France, 1984.

JOUVE Vincent, *Poétique du Roman*, Armand Colin, 2007.

KUWANO Takashi 桑野隆, *BAKHTINE carnaval, taiwa, warai* バフチン—カーニヴァル・対話・笑い, Heibonsha, 2011.

TODOROV Tzvetan, *Poétique de la prose (choix) suivi de Nouvelles recherches sur le récit*, Seuil, 1971.